

UN HEROS SUR LA ROUTE DE LA PAIX

MIGUEL MASAISAI

Ce livre retrace la trajectoire exceptionnelle d'un jeune Congolais né à Goma en 2003, dans un environnement marqué par les conflits, les déplacements et les risques naturels. De son entrée dans le cyclisme en 2018 à ses performances internationales, Miguel construit progressivement une identité fondée sur l'endurance, la discipline et l'engagement. Son périple de Goma à Cape Town en 2025 transforme le vélo en instrument de représentation et de dignité nationale. En 2026, son projet « *Pedals for Peace* » prend une dimension continentale : il entreprend la route de Rabat, longue de 14 000 kilomètres, avec l'ambition de porter un message de paix, d'unité et de solidarité en faveur de la RDC. Son parcours au Congo-Brazzaville, marqué par les rencontres et la solidarité humaine, s'interrompt tragiquement à Kabos, le 18 septembre 2026. Il n'atteindra pas Rabat, mais son message, lui, poursuit sa route.



Valéry NGOY NDALA est enseignant universitaire et chercheur sur les questions liées à la jeunesse, à l'éducation, à l'entrepreneuriat, à l'Afrique, au numérique, à l'environnement et au développement. Éditeur, il est également Président de l'Association Panafricaine pour l'Encadrement et la Formation de la Jeunesse.



Editions Lumumba
Un nouvel élan de l'édition africaine

ISBN : 9782384891252



UN HEROS SUR LA ROUTE DE LA PAIX : MIGUEL MASAISAI

—
Valéry NGOY NDALA



UN HEROS SUR LA ROUTE DE LA PAIX

MIGUEL MASAISAI



Editions Lumumba
Un nouvel élan de l'édition africaine

UN HEROS SUR LA
ROUTE DE LA PAIX

MIGUEL MASAISAI

Valery NGOY NDALA

**UN HEROS SUR LA ROUTE
DE LA PAIX**

MIGUEL MASAISAI

Editions Lumumba

Un nouvel élan de l'édition africaine



Editions Lumumba

ISBN : 978-2-38489-125-2

EAN : 9782384891252

©Edition Lumumba, septembre 2026

Editions Lumumba, un nouvel élan de l'édition africaine
10, avenue de la moto croisement Boulevard M'siri, Q. Gambela 2,
Commune de Lubumbashi, Ville de Lubumbashi - RD Congo
00243 90 433 70 19

contact@editionslumumba.com

www.editionslumumba.com

Imprimé en République démocratique du Congo



Afrindala Group

« New African Generation »

Tous nos livres sont imprimés dans le respect de règles
environnementales.
Le droit de reproduire, d'adapter ou de traduire en tout ou en
partie est réservé à tous les pays

SOMMAIRE

CHAPITRE I

La Forge du Kivu : *Goma, l'enfance et le baptême de la résilience (2003–2018)* 14

CHAPITRE II

Le Méridien de la dignité : *L'épopée de Cape Town (2025)*
..... 34

CHAPITRE III

Le projet fou de la route de Rabat : *Pedals for Peace" (Mai – Septembre 2026)*..... 54

CHAPITRE IV

Le dernier kilomètre au Congo-Brazzaville : *L'éternelle paix (18 septembre 2026)* 74

CONCLUSION..... 96

INTRODUCTION

En tant qu'observateur des grandes dynamiques humaines et des destins qui façonnent la mémoire des peuples, j'ai vu passer des héros, des rois, des martyrs et des prophètes. Mais l'histoire de la modernité africaine, et plus spécifiquement celle de cette blessure ouverte au cœur du monde qu'est la République démocratique du Congo, vient de s'enrichir d'une figure mythologique contemporaine. Le 18 septembre 2026, sur une route sinueuse du Congo-Brazzaville, s'est éteint le souffle de Miguel Masaïsaï. Il n'avait que vingt-trois ans. Un âge où l'on commence à peine à vivre ; pour lui, ce fut l'instant précis où son nom entra dans l'immortalité.

Surnommé par la clameur populaire et par ses pairs « The Unstoppable Masai », Miguel n'était pas un simple athlète, et réduire son œuvre à une succession de performances cyclistes ou de triathlons serait une erreur d'analyse historique majeure. Il était, au sens le plus noble du terme, un conteur d'asphalte, un philosophe du mouvement qui avait compris que le corps humain, poussé à ses extrêmes limites, peut devenir le porte-voix des sans-voix. Né en 2003 dans les convulsions de Goma, cette cité de la résilience

suspendue entre les colères du volcan Nyiragongo et les tragédies de la guerre, Masaïsaï portait en lui la géographie de la douleur et de l'espoir. Son projet, « Pedals for Peace », ne relevait pas de l'exploit sportif : c'était un manifeste géopolitique, un pèlerinage laïc et une clameur de paix lancée à la face du monde.

En reliant Goma à Cape Town en 2025, puis en s'élançant en 2026 vers Rabat pour un périple titanesque de 14 000 kilomètres, Miguel Masaïsaï a redessiné la carte de la dignité africaine. Sans sponsors pharaoniques, armé de sa seule foi, d'un vélo et d'un drapeau bleu-jaune-rouge, il a transformé chaque coup de pédale en une protestation contre l'indifférence internationale face aux massacres de l'Est de la RDC. Il a prouvé à une jeunesse congolaise souvent confinée au rôle de victime ou de spectateur de sa propre tragédie, que le soft power de la volonté pouvait ébranler les consciences bien plus sûrement que le bruit des armes.

Ce livre n'est donc pas une simple biographie posthume, et je ne l'aborde pas comme un simple greffier du passé. C'est une autopsie de la lumière. Il s'agit de comprendre comment un jeune homme, parti de la terre volcanique du Kivu, est parvenu à

incarner l'âme de toute une nation. À travers les pages qui suivent, nous décrypterons le mystère de sa force, la rigueur de sa discipline et la portée de son message. Car si la route du Maroc s'est brutalement arrêtée dans la poussière d'un accident à Kabos, le voyage de l'Unstoppable Masai, lui, ne fait que commencer dans la conscience collective de l'humanité.

CHAPITRE I

La Forge du Kivu

*Goma, l'enfance et le baptême de la
résilience (2003-2018)*



Pour comprendre la trajectoire exceptionnelle de Miguel Mumbere Masaïsaï, il serait méthodologiquement insuffisant de commencer son récit au moment où il devient un cycliste visible, lorsqu'il accumule les kilomètres, lorsqu'il traverse les frontières ou lorsqu'il transforme son vélo en instrument de plaidoyer pour la paix. Une biographie sérieuse doit remonter plus loin, vers le lieu, le temps et les structures sociales au sein desquels une personnalité se forme. L'itinéraire sportif n'apparaît jamais ex nihilo : il est généralement l'aboutissement d'une longue construction faite d'expériences, de contraintes, de rencontres, de représentations de soi et de rapports particuliers à l'environnement. Dans le cas de Miguel, cette matrice originelle porte un nom : Goma. Né dans cette ville du Nord-Kivu le 16 août 2003, il vient au monde à un moment historiquement singulier, lorsque la République démocratique du Congo sort formellement de la deuxième guerre du Congo et entre dans une phase de transition politique, alors même que l'Est du pays demeure profondément marqué par la violence, les déplacements de populations et la fragilité des structures de sécurité. En mars 2003, quelques mois avant sa naissance, les parties congolaises avaient conclu à Pretoria un accord sur les arrangements de la transition, et en avril le Conseil de sécurité des Nations unies saluait la perspective de la mise en place d'un gouvernement de transition inclusif.

Pourtant, cette sortie institutionnelle de la guerre ne signifiait nullement la disparition immédiate de l'instabilité dans le Nord-Kivu. Le premier chapitre de la vie de Miguel doit donc être lu dans cet intervalle historique particulier : la guerre pouvait officiellement toucher à sa fin sans que ses conséquences aient, elles, cessé de structurer la vie quotidienne. L'enfant qui naît à Goma en 2003 appartient ainsi à une génération qui reçoit en héritage non seulement un territoire exceptionnellement riche sur les plans humain et naturel, mais également une histoire récente faite de déplacements, de violences, de fractures sociales, d'incertitudes et d'efforts permanents d'adaptation.

Goma n'est effectivement pas un simple décor biographique. La ville possède une configuration géographique qui lui confère une intensité presque exceptionnelle. Elle s'étend sur la rive septentrionale du lac Kivu, dans la région des Virunga, à proximité immédiate de la frontière rwandaise et au pied du Nyiragongo, volcan actif qui domine le paysage. Des travaux scientifiques récents décrivent Goma comme une ville construite sur des champs de lave associés au système volcanique des Virunga, dans la branche occidentale du Rift est-africain ; le Nyiragongo se situe à environ dix-huit kilomètres au nord de la ville. Cette donnée géologique n'est pas secondaire dans une biographie consacrée à un homme dont la vie sera ultérieurement caractérisée par le mouvement, l'endurance et le rapport physique au territoire.

Goma est une ville où la géographie se fait sentir directement sous les pieds : la roche volcanique affleure dans l'espace urbain, les reliefs structurent les déplacements, le lac ouvre l'horizon vers le sud, tandis que les montagnes et les volcans ferment partiellement l'espace vers le nord et l'ouest. L'environnement produit ainsi une expérience particulière de l'espace : vivre à Goma signifie habiter simultanément une frontière internationale, une métropole traversée par des flux humains considérables, un bassin lacustre profondément intégré aux activités de la population et un territoire volcanique soumis à des risques naturels exceptionnels. L'histoire récente de la ville renforce encore cette singularité. Le **17 janvier 2002**, quelques mois seulement avant la naissance de Miguel, le Nyiragongo était entré en éruption ; les coulées de lave avaient atteint Goma, détruisant une partie importante de la ville et frappant durement ses infrastructures économiques. Un rapport humanitaire des Nations unies établi à cette période indiquait que la catastrophe avait détruit environ 13 % de la superficie urbaine et une part très importante des infrastructures économiques, tandis qu'environ 18 000 familles avaient perdu leurs biens et leurs moyens de subsistance. Ainsi, lorsque Miguel vient au monde, la terre sur laquelle il ouvre les yeux porte encore matériellement les cicatrices d'un événement volcanique majeur. Il naît donc dans un espace où la

fragilité n'est pas une abstraction : elle est inscrite dans la géographie elle-même.

Cette configuration exceptionnelle explique en partie pourquoi Goma constitue une véritable école de l'adaptation. Il convient cependant, pour conserver une écriture scientifique et éviter les simplifications psychologiques, de ne pas prétendre qu'avoir grandi dans un environnement difficile transforme automatiquement un enfant en individu « résilient ». La psychologie contemporaine de la résilience invite précisément à éviter cette conception essentialiste. George Bonanno définit la résilience non comme un trait magique ou une sorte d'invulnérabilité préexistante, mais comme une trajectoire de fonctionnement relativement stable après l'exposition à une adversité importante ; Ann Masten, de son côté, montre que les trajectoires positives chez les enfants confrontés à l'adversité reposent généralement sur l'interaction de plusieurs systèmes adaptatifs ordinaires : famille, relations sociales, capacités individuelles, institutions et ressources communautaires, plutôt que sur l'existence d'une personnalité exceptionnelle constituée dès l'enfance. Cette distinction est essentielle pour raconter Miguel avec rigueur. Nous ne disposons pas d'éléments permettant de diagnostiquer rétrospectivement son état psychologique d'enfant ni d'affirmer qu'il aurait développé une « résilience supérieure » au sens clinique. En revanche, nous pouvons établir quelque

chose de beaucoup plus solide : il a grandi dans un contexte objectivement exposé à de multiples formes d'adversité et, plus tard, il a développé des conduites sportives et des projets qui témoignent d'une extraordinaire capacité d'engagement, d'endurance et d'adaptation. Les recherches consacrées au développement de l'enfant dans les contextes de guerre et de catastrophe montrent d'ailleurs que les facteurs protecteurs ne résident jamais exclusivement dans l'individu ; ils prennent également naissance dans la famille, les réseaux sociaux, les institutions, la communauté et les possibilités offertes par l'environnement. Le parcours ultérieur de Miguel doit donc être compris comme le produit d'une interaction entre ses dispositions personnelles et un monde qui lui a fourni simultanément des contraintes et des occasions de transformation.

La génération à laquelle il appartient est précisément une génération de l'après-guerre inachevée. La deuxième guerre du Congo, qui s'était ouverte en 1998, avait officiellement conduit à une transition politique en 2003, mais les violences et les dynamiques armées ne se sont pas simplement évaporées avec la signature des accords. L'histoire de Goma montre au contraire la persistance d'une conflictualité structurelle dans l'espace du Kivu. Des travaux consacrés à la transformation urbaine de la ville décrivent Goma comme un centre majeur de la conflictualité congolaise et montrent comment les

épisodes de violence, les déplacements de populations et les transformations politiques ont contribué à modeler son développement urbain au cours des années 2000 et 2010. Le rapport des Nations unies consacré aux violations graves commises entre 1993 et 2003 rappelle également le rôle central joué par Goma dans les affrontements de la deuxième guerre du Congo et dans les affrontements qui ont profondément marqué le Nord-Kivu. Il serait donc trompeur d'imaginer que Miguel aurait grandi dans une paix pleine et stabilisée simplement parce qu'il est né en 2003. Il a plutôt grandi dans une société où la guerre avait laissé des institutions fragiles, des populations déplacées, des mémoires douloureuses et une forte incertitude sur l'avenir. C'est cette différence entre la fin juridique d'un conflit et la fin sociale de ses effets qui permet de comprendre l'atmosphère historique dans laquelle s'inscrit son enfance. La paix n'était pas seulement un état politique à attendre ; elle demeurait une réalité sociale à reconstruire.

Dans un tel environnement, le rapport au corps acquiert une importance particulière. Là encore, il faut se garder de produire une causalité simpliste : rien ne permet d'affirmer que la guerre aurait mécaniquement « produit » le sportif Miguel. En revanche, son parcours permet d'observer comment, dans un contexte où l'incertitude occupe une place importante, l'activité physique peut devenir un espace de maîtrise, de structuration personnelle et de

projection vers l'avenir. La littérature scientifique sur la résilience insiste sur l'importance des systèmes ordinaires d'adaptation : routines, sentiment de compétence, relations sociales, objectifs, activités structurantes et possibilités de développer une identité qui ne soit pas entièrement définie par l'adversité. Le sport peut précisément remplir plusieurs de ces fonctions. Il impose des horaires, des objectifs, des répétitions, des mesures et des progrès observables. Il offre à l'enfant ou à l'adolescent la possibilité de constater que son effort produit un résultat. Une distance peut être franchie ; un temps peut être amélioré ; une technique peut être perfectionnée ; une difficulté peut être progressivement maîtrisée. Dans une existence soumise à des réalités extérieures difficiles à contrôler, cette expérience de maîtrise relative peut acquérir une valeur psychologique considérable. Le sport ne supprime pas les contraintes du monde ; il crée un espace limité dans lequel l'individu apprend à agir sur lui-même et sur son environnement immédiat. Pour Miguel, cette logique prendra progressivement une forme particulièrement puissante : le déplacement deviendra son langage.

L'eau du lac Kivu constitue, dans cette perspective, une présence importante dans la géographie intime de Goma. Le lac n'est pas seulement une étendue d'eau majestueuse ; il constitue un élément majeur de la géographie humaine et économique de la ville. Il fait partie d'un système hydrologique et tectonique

exceptionnel au sein du Rift est-africain et borde directement Goma. Miguel deviendra par la suite triathlète, combinant natation, course à pied et cyclisme.

En 2024, il avait notamment réalisé une traversée à la nage entre l'hôtel Cap Kivu et Kituku à Goma. Cette polyvalence sportive n'est pas anodine. Le triathlon exige précisément la capacité de passer d'un univers physique à un autre, de gérer des formes différentes d'effort, de développer une endurance générale et d'organiser son corps selon des contraintes distinctes. Avant même les grands parcours à vélo, Miguel construisait donc progressivement un rapport au corps fondé sur l'endurance, la régularité et la capacité à supporter des efforts prolongés.

Il faut imaginer Goma non comme une simple ville où un futur champion aurait « découvert le sport », mais comme un espace dans lequel la mobilité constitue une expérience quotidienne particulièrement dense. Une ville située au contact d'un grand lac, d'une frontière internationale, d'un vaste espace volcanique et de territoires ruraux montagneux ne se vit pas comme une ville géographiquement neutre. Le déplacement y devient une expérience du relief, de la distance, des routes et des frontières. La lave noire de 2002, encore présente dans certains secteurs urbains, rappelle physiquement la violence de la nature ; les déplacements de populations rappellent la violence

de l'histoire ; les montagnes et le lac imposent leurs propres contraintes géographiques. Pour un enfant qui deviendra plus tard un athlète de très longue distance, cet environnement constitue rétrospectivement une sorte de première école du territoire. La route n'est plus seulement une surface sur laquelle on se déplace : elle devient une relation entre le corps et l'espace. Cette relation sera appelée à prendre une importance déterminante dans la vie de Miguel. Des années plus tard, lorsqu'il entreprendra de relier Goma à Cape Town, puis Goma à Rabat, il fera précisément de cette relation corps-espace le principe matériel de son existence publique.

Le tournant décisif intervient en 2018, année qui annonce le début véritable de son histoire cycliste structurée. Né en août 2003, Miguel a alors quinze ans lorsqu'il rejoint le Goma Cycling Club, après ses études secondaires selon le récit autobiographique qu'il avait lui-même rendu public et dont un portrait publié après sa mort a repris les principaux éléments. Cette date est fondamentale parce qu'elle permet de faire passer le récit de l'enfance à la formation. Jusqu'alors, nous sommes dans la phase de constitution d'un individu ; à partir de 2018, nous entrons dans la phase de construction explicite d'un athlète. Le vélo ne relève plus seulement d'une activité parmi d'autres : il devient progressivement une discipline. C'est le moment où l'énergie physique doit être organisée, où l'endurance doit être

travaillée, où la répétition prend une valeur méthodique et où le talent potentiel commence à être soumis à une structure collective. Le club ne constitue donc pas simplement un lieu où l'on apprend à pédaler ; il représente une première institution de socialisation sportive. On y découvre des règles, des techniques, des partenaires d'entraînement, des comparaisons, des objectifs et, surtout, une identité nouvelle : celle du cycliste.

L'importance du Goma Cycling Club dans cette trajectoire tient justement au fait que Miguel ne devient pas cycliste dans un laboratoire sportif abstrait. Il entre dans une discipline depuis Goma, depuis cet espace kinoïse que son environnement avait rendu à la fois exigeant et riche en expériences humaines. Les sources publiques ne permettent pas de décrire avec précision chaque vélo utilisé par Miguel à quinze ans, chaque entraînement ou chaque difficulté matérielle de ses premières semaines au club ; il serait donc imprudent d'inventer une mythologie du dénuement technique. Ce que l'on peut néanmoins établir, c'est la rapidité avec laquelle son engagement sportif s'élargira. Selon son récit autobiographique rapporté par Opinion Info, son histoire dans le sport prend une nouvelle dimension dès 2018 avec son entrée au Goma Cycling Club ; en 2019, il se lance dans le triathlon et représente ensuite la République démocratique du Congo à une compétition africaine où il obtient la sixième place pour sa première compétition internationale. En

2022, à Mombasa, au Kenya, il devient champion d'Afrique. Cette chronologie montre que 2018 ne fut pas une année secondaire ou anecdotique : elle correspond au début d'une séquence de transformation qui, en quelques années seulement, fera passer l'adolescent de Goma au niveau continental.

Cette progression mérite d'être lue comme une construction de la compétence par étapes. Il y a d'abord le vélo ; puis le triathlon ; ensuite la compétition internationale ; puis les exploits d'endurance ; enfin la mise en récit du sport comme engagement citoyen. Le développement d'un athlète de haut niveau ne relève pas seulement de la puissance musculaire. Il suppose une capacité à organiser son temps, à supporter la répétition, à accepter les contraintes, à apprendre de l'échec, à maintenir un objectif sur une longue durée et à construire progressivement une représentation de soi compatible avec l'exigence. La littérature sur la résilience développementale permet de comprendre cette dynamique sans transformer l'athlète en personnage invulnérable. Les chercheurs insistent sur le fait que les trajectoires positives sont le produit d'interactions complexes entre ressources individuelles et systèmes de protection. Chez Miguel, le sport semble avoir constitué l'un de ces espaces de structuration. Il lui procurait un cadre dans lequel les difficultés pouvaient être transformées en tâches concrètes : nager plus

longtemps, courir davantage, pédaler plus loin, améliorer une performance. Une réalité extérieure difficile devenait ainsi, dans le domaine limité de la pratique sportive, une succession d'objectifs mesurables.

Cette dimension de mesure est fondamentale pour comprendre le futur grand voyageur. Le sport apprend au jeune athlète que l'effort ne se juge pas seulement à l'intensité ressentie, mais également à la distance accomplie, au temps réalisé et à la capacité de reproduire la performance. C'est précisément cette logique qui sera transposée plus tard dans ses expéditions. Lorsqu'il parlera de milliers de kilomètres, de jours de route, d'étapes et de pays traversés, il prolongera à l'échelle continentale une discipline apprise à l'échelle sportive. Le corps devient l'unité de mesure du territoire. La route devient un terrain d'entraînement. Le continent devient, en quelque sorte, une immense épreuve d'endurance. Cette transformation sera particulièrement visible en 2025, lorsqu'il entreprendra le trajet de Goma à Cape Town à travers plusieurs pays d'Afrique australe. Radio Okapi rapporte alors son projet « Pedals for Peace », sa traversée de Goma vers l'Afrique du Sud et sa volonté d'utiliser le vélo pour porter un message de paix en République démocratique du Congo. Mais cette aventure de 2025 se trouve déjà inscrite, en germe, dans le tournant de 2018. Le grand voyageur n'apparaît pas soudainement sur la route ; il est

préparé par l'adolescent qui apprend progressivement à faire de son corps un instrument d'endurance.

Il faut également souligner que Miguel ne semble pas avoir conçu le sport exclusivement comme un moyen de distinction personnelle. C'est l'un des éléments les plus singuliers de sa biographie. Son récit autobiographique, cité par Opinion Info, rapporte qu'il souhaitait utiliser ses performances pour mettre en avant le drapeau de la RDC et montrer une autre image du pays au monde. Cette orientation donne une profondeur particulière à ses premières années sportives. L'adolescent qui entre au Goma Cycling Club ne cherche pas seulement à devenir meilleur que la veille ; il construit progressivement une représentation de ce que son corps peut dire de son pays. C'est ici que la trajectoire sportive devient progressivement une trajectoire identitaire. Le vélo permet de déplacer le regard : au lieu d'être uniquement celui qui vient d'une région associée à la guerre et à l'instabilité, Miguel veut devenir celui qui vient de Goma mais qui peut représenter l'endurance, la discipline, le talent et l'espoir. Le sport devient alors une stratégie de réécriture symbolique. Il ne nie pas les difficultés de l'Est ; il cherche à empêcher qu'elles deviennent l'unique récit possible de cet espace.

Ce point est d'une grande importance pour comprendre le titre de ce chapitre : La Forge du Kivu.

Une forge transforme une matière brute par l'action combinée de la chaleur, de la pression et du temps. Il ne s'agit pas ici de dire que la souffrance produit nécessairement de grands hommes, affirmation qui serait à la fois scientifiquement contestable et humainement dangereuse. Toutes les personnes exposées à l'adversité ne développent pas les mêmes trajectoires, et l'adversité peut également produire des blessures profondes. Les recherches contemporaines sur la résilience montrent précisément l'hétérogénéité des réactions humaines face aux événements difficiles. La métaphore de la forge doit donc être comprise autrement : le Kivu n'a pas mécaniquement fabriqué Miguel ; il a fourni la matière historique et sociale au sein de laquelle Miguel allait construire sa propre réponse au monde. La forge n'est pas la violence elle-même. La forge est l'interaction entre un environnement exigeant et la capacité d'un individu à transformer certaines contraintes en engagement, en discipline et en projet. Dans cette perspective, le jeune Miguel n'est pas un produit passif de son environnement. Il en devient progressivement l'interprète.

À quinze ans, en 2018, le changement est donc qualitatif. L'adolescence laisse place à une première identité sportive structurée. L'enfant qui a grandi dans une ville marquée par la coexistence du lac, du volcan, de la frontière et des conséquences de la conflictualité entre dans un espace où la distance peut être maîtrisée par l'effort. Cette transformation

est fondamentale. Dans la vie quotidienne, Miguel ne pouvait évidemment pas contrôler les événements politiques de son environnement. Il ne pouvait pas empêcher une crise, modifier à lui seul une situation militaire ou effacer les blessures historiques de son territoire. Mais sur un vélo, il pouvait décider d'avancer. Il pouvait mesurer sa progression. Il pouvait transformer un kilomètre en objectif et une pente en épreuve. Le sport ne résolvait donc pas les problèmes de Goma ; il offrait un espace dans lequel le jeune homme pouvait découvrir une forme de puissance personnelle compatible avec la discipline. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles le vélo prendra progressivement une place si centrale dans son existence : il représente une technologie élémentaire de liberté, fondée sur une relation directe entre l'énergie humaine et le mouvement.

Cette relation prendra plus tard une portée presque philosophique. Un vélo est une machine particulièrement dépouillée : deux roues, une transmission, un cadre, un guidon, des freins, et surtout l'énergie du corps. Il ne transporte pas seulement le cycliste ; il exige de lui une participation constante. La machine ne peut avancer seule. Cette dépendance réciproque entre l'homme et l'objet constitue peut-être l'une des meilleures métaphores de la trajectoire future de Miguel. Le vélo ne promet rien. Il n'efface pas les kilomètres. Il ne supprime pas la fatigue. Il ne rend pas les routes moins difficiles. Il permet seulement au corps de transformer son effort

en déplacement. Pédaler signifie donc accepter une équation simple : pour aller plus loin, il faut continuer à produire de l'effort. Cette logique, apprise dans les espaces du Kivu, deviendra quelques années plus tard la structure fondamentale de ses expéditions africaines.

Il serait par ailleurs excessif de présenter 2018 comme le moment où serait déjà né le grand projet « Pedals for Peace ». Le véritable développement de ce projet se trouve dans les années suivantes, notamment avec la traversée de Goma à Cape Town en 2025 puis le projet beaucoup plus vaste de Goma à Rabat en 2026 (*comme nous allons le présenter en détails ci-dessous*). Mais les grandes entreprises ont souvent une préhistoire avant de posséder un nom. Avant « *Pedals for Peace* », il y a une disposition à l'endurance. Avant le message de paix, il y a un rapport particulier au dépassement de soi. Avant les milliers de kilomètres, il y a les premières sorties à vélo. Avant les frontières traversées, il y a la découverte de la possibilité de sortir du point de départ. Le sens rétrospectif de 2018 est donc celui d'un commencement structurel, et non celui de la naissance littérale du projet. La réalité est plus intéressante : Miguel avait des potentialités, il a rencontré des opportunités, il a pris des décisions, et ces choix ont progressivement produit une trajectoire inattendue.

L'enfant de Goma devient ainsi progressivement un jeune homme qui refuse d'être enfermé dans une

représentation limitée de son lieu de naissance. Cette dimension prend tout son relief lorsque l'on considère ce que Goma représente dans les représentations médiatiques internationales. La ville est régulièrement décrite à travers les conflits armés, les déplacements de populations, les risques volcaniques et les crises humanitaires. Les Nations unies et le Comité international de la Croix-Rouge ont, au cours des dernières années, documenté à de nombreuses reprises l'ampleur des déplacements et des violences dans le Nord-Kivu, ainsi que le rôle de Goma comme pôle de concentration des populations affectées par les conflits. Le projet sportif de Miguel peut être lu, sans lui attribuer davantage d'intentions que celles qu'il a lui-même exprimées, comme une tentative de produire un autre récit. Son ambition n'était pas d'effacer l'histoire de Goma, mais d'empêcher que cette histoire soit racontée exclusivement à travers le registre de la violence. Il voulait montrer qu'une ville peut produire des athlètes, des rêves, de la créativité, de l'endurance et des initiatives tournées vers l'extérieur. Cette ambition donnera plus tard au vélo une fonction qui dépassera largement le cadre de la compétition.

La période 2003-2018 peut donc être considérée comme celle de la constitution silencieuse d'un capital personnel : capital physique, parce que le corps apprend progressivement l'endurance ; capital psychologique, parce que l'individu apprend à se fixer des objectifs et à supporter l'effort ; capital

social, parce que la pratique sportive inscrit le jeune dans des réseaux ; capital symbolique, enfin, parce que le sport commence à lui offrir une autre manière d'être identifié.

Et lorsque l'année 2018 s'achève, Miguel n'est encore ni le champion continental de Mombasa, ni le nageur capable de traverser une partie du lac Kivu, ni le cycliste qui reliera Goma à Cape Town, ni celui qui tentera quelques années plus tard de rejoindre Rabat. Il n'est encore qu'un jeune homme de quinze ans qui vient d'entrer dans une nouvelle étape de sa vie. Mais quelque chose d'essentiel a changé : il possède désormais une direction. Le guidon qu'il tient n'est pas encore celui d'une aventure de plusieurs milliers de kilomètres ; il représente déjà, à une échelle embryonnaire, la possibilité d'un mouvement choisi. Goma a fourni le décor, l'histoire a fourni la tension, le sport a fourni la discipline et Miguel a commencé à transformer ces éléments en trajectoire personnelle. À cet âge, personne ne pouvait encore savoir jusqu'où cette trajectoire le conduirait. Mais le premier seuil était franchi.

CHAPITRE II

Le Méridien de la dignité

L'épopée de Cape Town (2025)

TABLE MOUNTAIN, CAPE TOWN, SOUT



La bicyclette, pour Miguel Masaïsaï, n'avait jamais été un simple objet destiné à parcourir des distances. Elle était progressivement devenue une manière d'habiter le monde, de l'interroger et de lui répondre. À mesure que les kilomètres s'accumulaient sous ses roues, le vélo cessait d'être seulement un instrument sportif pour devenir le prolongement d'une volonté. Il y avait, dans chacun de ses coups de pédale, quelque chose qui dépassait la performance individuelle : une manière de dire que le corps humain, lorsqu'il est soutenu par une conviction profonde, peut devenir un formidable vecteur de mémoire, de témoignage et d'espérance. Lorsque l'année 2025 s'ouvrit, Miguel avait déjà derrière lui les routes du Nord-Kivu, les paysages de Goma et les premières expériences qui avaient façonné son caractère. La ville qui l'avait vu grandir l'avait également confronté à une réalité dont il ne pouvait se détourner : celle d'une région longtemps enfermée dans les récits de guerre, de violence et de déplacement. Pourtant, au milieu de cette réalité, il avait découvert une autre vérité, plus intime et plus exigeante : un homme ne choisit pas toujours les circonstances dans lesquelles il naît, mais il peut choisir la manière dont il décide d'y répondre. À vingt-deux ans, cette conviction commençait à

prendre une forme nouvelle. Miguel ne voulait plus seulement participer à des compétitions ni démontrer ses capacités sur les routes de son environnement immédiat. Il voulait porter son histoire plus loin. Il voulait que son pays soit regardé autrement. Il voulait surtout montrer qu'à côté du Congo meurtri par les images de conflit existait un autre Congo, celui de la jeunesse qui travaille, qui rêve, qui crée, qui ose et qui refuse de se laisser définir exclusivement par les tragédies de son époque. C'est dans cette disposition intérieure que prit naissance l'idée de relier Goma à Cape Town, à l'extrémité australe du continent africain. L'entreprise pouvait paraître démesurée. Elle représentait plusieurs milliers de kilomètres, des frontières à franchir, des reliefs à affronter, des espaces désertiques à traverser et une succession d'incertitudes auxquelles aucune préparation ne pouvait entièrement répondre. Mais c'est précisément parce que le projet semblait disproportionné qu'il acquit pour Miguel une valeur particulière. Il ne s'agissait plus seulement d'aller d'un point à un autre. Il s'agissait de tracer une ligne à travers l'Afrique, de faire du déplacement une forme de témoignage et du vélo un langage capable de franchir les frontières que les discours peinent

parfois à traverser. Derrière l'itinéraire se trouvait donc une intention plus profonde : faire de son propre corps le support d'un message adressé à ceux qui, de loin, ne voyaient peut-être du Congo que ses blessures. Miguel voulait leur montrer une jeunesse debout.

Le départ de Goma fut ainsi davantage qu'un commencement géographique. Il représentait le moment où un jeune homme quittait l'espace connu pour se confronter à l'immensité du continent. Il n'avait pas derrière lui l'appareil imposant qui accompagne généralement les grandes expéditions sportives. Il avançait avec ses moyens, son vélo, son équipement et cette confiance intérieure qui devait, au cours des semaines suivantes, être mise à rude épreuve. Derrière lui flottait le drapeau bleu, jaune et rouge de la République démocratique du Congo. Ce détail, en apparence simple, prit rapidement une signification particulière. Le drapeau n'était pas seulement celui d'un État ; il devenait le compagnon silencieux d'une traversée au cours de laquelle Miguel allait porter avec lui une part de l'imaginaire de son pays. En quittant Goma, il ne quittait donc pas seulement une ville. Il emportait une mémoire. Il emportait les visages de ceux qui l'avaient

encouragé, les réalités de son environnement, les aspirations d'une jeunesse qui cherchait à exister autrement dans le regard du monde. La route vers le Rwanda constitua la première véritable confrontation avec la démesure du projet. Après les paysages familiers du Kivu, le relief des Mille Collines imposa immédiatement au cycliste une autre cadence. Les montées semblaient se succéder sans véritable répit et chacune d'elles exigeait de lui un supplément de volonté. Le corps devait apprendre à économiser son énergie, à trouver son rythme et à accepter que la progression ne serait jamais aussi rapide qu'il l'aurait souhaité. Dans ces moments, le voyage commençait déjà à prendre une dimension intérieure. La pente ne s'attaquait pas seulement aux muscles ; elle éprouvait la décision même de continuer. Chaque montée obligeait Miguel à répondre à une question silencieuse : jusqu'où es-tu prêt à aller pour atteindre ce que tu as décidé de poursuivre ? Il découvrait ainsi que les grandes distances ne sont pas d'abord vaincues par la force physique, mais par la capacité à fractionner l'impossible en petites victoires successives. Une pente après l'autre, un village après l'autre, un kilomètre après l'autre, le voyage devenait possible.

Le Rwanda fut également pour Miguel une expérience singulière, parce que ce pays voisin portait une histoire intimement liée à celle de la région des Grands Lacs. Les collines qu'il traversait semblaient paisibles, ordonnées et silencieuses, mais elles rappelaient aussi au voyageur que les paysages africains ne sont jamais complètement séparables de l'histoire des peuples qui les habitent. Pour un jeune homme venu de Goma, cette proximité géographique et historique ajoutait une profondeur particulière à la traversée. Il avançait dans un espace voisin, mais dont les réalités politiques, sociales et historiques différaient sensiblement. Cette juxtaposition l'amena peut-être à comprendre davantage encore que les frontières nationales, si importantes soient-elles dans l'organisation politique du continent, ne suffisent jamais à expliquer les relations humaines. Les routes relient souvent ce que les cartes séparent. Les rencontres, elles, abolissent parfois les distances que les frontières rendent visibles. À mesure qu'il avançait, Miguel apprenait donc à regarder autrement les territoires qu'il traversait. Il ne les considérait plus seulement comme des étapes sur une carte, mais comme des espaces habités par des hommes et des femmes dont les gestes pouvaient transformer le sens d'une journée

entière. Une indication donnée au bord de la route, un sourire, un peu d'eau, une conversation brève ou un simple regard de curiosité devenaient des éléments constitutifs de son expérience. La grande aventure qu'il avait imaginée depuis Goma commençait ainsi à se transformer en une succession de petites rencontres humaines.

Lorsque Miguel entra en Tanzanie, l'espace sembla soudain s'élargir. Les longues routes, les paysages ouverts et les horizons qui semblaient reculer à mesure qu'il avançait lui donnèrent une autre perception de la distance. Dans certaines portions du trajet, la route semblait se prolonger indéfiniment, comme si le continent lui-même voulait éprouver sa patience. C'est dans ces espaces que Miguel fit véritablement l'apprentissage de la solitude. Loin du confort d'une équipe d'assistance, il devait prendre seul les décisions qui déterminaient la poursuite de son voyage. Il devait penser à l'eau, au repos, à la nourriture, à l'état de son vélo, à la prochaine étape et à la possibilité de trouver un endroit convenable pour passer la nuit. La tombée du jour prenait alors une signification particulière. Pendant la journée, la lumière permettait de voir la route et d'anticiper les difficultés ; lorsque la nuit arrivait, l'espace semblait

se refermer autour du voyageur. Il fallait alors trouver un lieu où s'arrêter, récupérer suffisamment de forces et recommencer le lendemain. Cette répétition, qui pouvait sembler monotone à un observateur extérieur, constituait en réalité l'une des grandes écoles de caractère de son expédition. Miguel apprenait que les aventures les plus extraordinaires sont souvent composées d'une multitude de gestes ordinaires : réparer, boire, manger, dormir, se lever, vérifier son vélo, reprendre la route. La grandeur du voyage se cachait dans la banalité de ces actes répétés.

Mais la Tanzanie lui offrit aussi l'une des dimensions les plus profondément humaines de son périple : la rencontre avec les communautés. Dans les villages et les lieux de passage, son histoire suscitait la curiosité. Un jeune Congolais qui traversait l'Afrique à bicyclette, portant les couleurs de son pays et poursuivant sa route vers le sud, constituait une présence inhabituelle. Les mots ne suffisaient pas toujours à expliquer son projet, notamment lorsque les langues différaient, mais certains messages n'ont pas besoin d'être traduits. La fatigue visible sur un visage, un vélo chargé, un drapeau national et la détermination d'un homme à poursuivre sa route

racontent déjà beaucoup. Dans ces circonstances, l'hospitalité prenait une valeur particulière. Un repas partagé, un endroit où se reposer, un peu d'eau ou une indication pour retrouver son chemin pouvaient représenter bien davantage qu'un simple service rendu à un voyageur. Ces gestes rappelaient à Miguel que les grandes traversées ne sont jamais exclusivement individuelles. Derrière celui qui avance, il y a toujours ceux qui, à un moment ou à un autre, rendent possible la poursuite du chemin. Son voyage, qu'il avait commencé comme une entreprise personnelle, devenait progressivement une expérience collective. Chaque rencontre ajoutait un visage à son histoire.

La Zambie prolongea cette expérience tout en introduisant de nouvelles difficultés. Le paysage, les distances et les contraintes mécaniques rappelaient constamment à Miguel que son corps n'était pas le seul élément de son expédition : son vélo était lui aussi soumis à l'épreuve du temps et de la route. Les kilomètres usent les pneus, fatiguent les rayons, sollicitent les chaînes et transforment les petites imperfections mécaniques en problèmes susceptibles de compromettre toute une étape. Dans certaines zones, l'isolement pouvait encore compliquer les

réparations. Il fallait alors improviser, chercher des solutions, utiliser les moyens disponibles et apprendre à ne pas paniquer face à l'imprévu. Cette relation entre l'homme et la machine prit une dimension presque organique. Miguel devait connaître son vélo comme un sportif connaît son propre corps. Il devait apprendre à reconnaître un bruit inhabituel, à sentir une anomalie dans le comportement de la bicyclette, à anticiper les signes d'usure. La route devenait ainsi une école de responsabilité. Rien n'était acquis. Chaque kilomètre gagné dépendait d'une multitude de précautions invisibles.

La traversée du Zambèze constitua, dans cette longue progression vers le sud, un moment chargé de symbolisme. Le fleuve, avec son immensité, rappelait à Miguel que l'Afrique n'était pas un simple espace politique découpé en États, mais un continent traversé par de grands ensembles naturels qui relient les territoires bien plus profondément que ne le laissent croire les frontières. Depuis Goma, son itinéraire avait déjà traversé plusieurs réalités humaines et géographiques. Désormais, il avançait toujours plus loin vers le sud, laissant derrière lui les paysages des Grands Lacs pour entrer

progressivement dans une Afrique différente. À mesure que les kilomètres s'ajoutaient, son projet prenait une ampleur qu'il n'avait peut-être pas entièrement mesurée au moment du départ. Il ne s'agissait plus simplement de savoir s'il arriverait à Cape Town. Il s'agissait de savoir quel homme atteindrait Cape Town après avoir traversé une telle succession d'épreuves.

Puis vinrent le Botswana et la Namibie, et avec eux une transformation radicale du paysage. Le voyage entra dans une phase où la nature semblait vouloir réduire l'homme à sa plus simple expression. Dans les espaces désertiques, les repères deviennent rares et la distance acquiert une dimension presque abstraite. L'horizon se retire à mesure que l'on avance. Le vent peut ralentir considérablement la progression. La chaleur impose son propre rythme et l'eau devient une préoccupation permanente. Pour Miguel, ces territoires furent sans doute parmi les plus exigeants de l'expédition, non seulement parce qu'ils éprouvaient le corps, mais parce qu'ils mettaient à l'épreuve la capacité de l'esprit à supporter la répétition et l'absence de gratification immédiate. Sur certaines portions de la route, plusieurs kilomètres pouvaient être parcourus sans

qu'un changement spectaculaire du paysage ne vienne donner au voyageur le sentiment d'avoir véritablement progressé. Pourtant, le mouvement continuait. La roue tournait. Les jambes travaillaient. Et quelque part, presque imperceptiblement, Cape Town se rapprochait.

Dans le Kalahari, Miguel dut apprendre une autre forme de discipline. Lorsque l'environnement offre peu de ressources, chaque décision compte. L'eau doit être gérée avec intelligence, l'effort doit être dosé, les périodes de repos doivent être pensées et la progression adaptée aux conditions. Il ne pouvait plus se comporter comme quelqu'un qui disposait de ressources illimitées. Le désert oblige à l'économie. Il apprend à distinguer le nécessaire du superflu. Il impose une relation plus attentive au corps et à l'environnement. La fatigue, elle aussi, change de nature. Elle ne se manifeste plus seulement dans les muscles ; elle pénètre l'esprit. Elle peut rendre chaque distance plus longue qu'elle ne l'est réellement. Elle peut faire naître le doute. Elle peut susciter cette question que connaissent tous ceux qui entreprennent des voyages extrêmes : pourquoi continuer ? C'est précisément dans ces moments que la raison profonde du voyage reprend sa place.

Miguel ne pédalait pas uniquement pour atteindre une destination. Il avançait parce que le chemin lui-même était devenu un message.

La Namibie accentua encore cette impression d'immensité. Le désert, les espaces minéraux, les variations de lumière et les longues étendues silencieuses confrontaient le voyageur à une nature dont l'échelle dépassait largement celle de l'individu. Il y avait quelque chose de profondément humble dans le fait de traverser de tels paysages à bicyclette. Un homme avançant lentement au milieu d'un espace immense pouvait sembler presque insignifiant. Et pourtant, c'était précisément cette disproportion qui donnait à son effort sa puissance symbolique. Miguel n'était pas plus grand que le désert ; il n'était pas plus puissant que le vent ; il ne pouvait pas commander au soleil ni réduire la distance par la seule volonté. Il pouvait seulement continuer à pédaler. Cette vérité, simple en apparence, résumait peut-être toute son aventure. L'être humain ne maîtrise pas toujours le monde qui l'entoure. Il peut cependant décider de la manière dont il avance à travers lui.

C'est dans cette partie méridionale du voyage que le sens de son projet, « Pedals for Peace », pouvait

trouver sa forme la plus profonde. La paix dont il voulait parler ne pouvait être réduite à un slogan. Elle devait devenir une expérience de rapprochement, une rencontre entre des territoires, des peuples et des histoires différentes. Son vélo devenait alors un langage silencieux. Il avançait sans discours, mais sa progression disait quelque chose. Elle disait qu'un jeune homme venu de Goma pouvait traverser plusieurs pays africains. Elle disait que la jeunesse congolaise pouvait se définir autrement que par les crises qui l'entourent. Elle disait surtout que la dignité ne consiste pas à nier les blessures, mais à refuser que celles-ci deviennent la totalité de notre identité.

Après des semaines de route, l'Afrique du Sud finit par apparaître comme l'aboutissement naturel de cette longue progression. Pour Miguel, l'approche de Cape Town devait produire une sensation difficile à décrire : celle d'un rêve qui, après avoir longtemps existé sous la forme d'une idée, commence soudain à prendre une réalité géographique. Pendant des semaines, Cape Town n'avait été qu'un nom inscrit au terme d'un itinéraire. Désormais, la destination se rapprochait. Les paysages changeaient, l'air lui-même semblait annoncer la proximité de l'océan et le

corps, malgré l'épuisement accumulé, trouvait encore la force de poursuivre. Puis la silhouette de la Table Mountain apparut dans l'horizon. Après des milliers de kilomètres, cette montagne devait avoir pour Miguel une signification que nul guide touristique n'aurait pu lui donner. Elle était le signe tangible que le voyage touchait à son terme.

L'arrivée à Cape Town ne fut donc pas simplement celle d'un cycliste ayant atteint une destination. Elle fut l'aboutissement émotionnel d'un long processus intérieur. Derrière Miguel se trouvaient désormais des routes, des frontières, des paysages, des rencontres et des nuits difficiles. Devant lui s'ouvrait la ville du Cap, avec son océan et cette lumière particulière qui marque l'extrémité australe du continent. La présence de Congolais venus l'accueillir ajouta à cette arrivée une dimension profondément affective. Après avoir passé tant de temps seul sur les routes, Miguel retrouvait soudain des voix, des visages et les couleurs de son pays. Le drapeau qu'il avait emporté depuis Goma reprenait alors une autre signification. Il n'était plus seulement le symbole d'un pays qu'il représentait pendant son voyage ; il devenait le rappel visible du point de

départ. Entre Goma et Cape Town, il y avait désormais toute une histoire.

À cet instant, la fatigue accumulée, les kilomètres parcourus et les épreuves surmontées trouvèrent leur résolution dans l'émotion. Il y a des larmes qui naissent de la douleur et d'autres qui viennent lorsque la douleur cesse enfin. Celles de Miguel appartenaient probablement aux deux. Elles contenaient la fatigue du corps, mais aussi le soulagement d'être arrivé, la mémoire de ceux qu'il avait laissés derrière lui, les visages rencontrés sur la route et la conscience d'avoir accompli quelque chose qui, au départ, pouvait sembler presque irréalisable. Il avait quitté Goma comme un jeune cycliste porteur d'un projet. Il arrivait au Cap comme le témoin vivant d'une traversée qui avait dépassé le cadre d'une simple performance sportive. Son corps avait parcouru la distance, mais son esprit avait parcouru davantage encore.

Face à l'océan, Miguel pouvait mesurer la véritable portée de ce qu'il venait d'accomplir. Il n'avait pas effacé les souffrances de son pays. Il n'avait pas changé à lui seul la réalité du Kivu. Il n'avait pas résolu les crises qui traversaient la République démocratique du Congo. Mais il avait fait quelque

chose de plus humble et, à certains égards, de profondément puissant : il avait refusé de laisser ces réalités définir entièrement ce que pouvait être un jeune Congolais. Il avait choisi de répondre à la violence par un mouvement de vie, à la résignation par l'endurance et à l'image d'un pays à genoux par celle d'une jeunesse capable de se lever et de prendre la route. Son message pouvait alors se résumer en une conviction devenue le fil invisible de son aventure : *le Congo n'est pas à genoux*.

Cette phrase ne devait cependant pas être comprise comme une négation de la souffrance. Elle devait être entendue comme un refus de la fatalité. Le Congo pouvait être blessé sans être condamné. Sa jeunesse pouvait connaître la peur sans être privée de courage. Ses villes pouvaient porter les cicatrices de l'histoire sans que leurs habitants cessent de rêver. Miguel Masaïsaï venait d'en donner une illustration singulière, non par un discours prononcé devant une tribune internationale, mais par des milliers de kilomètres parcourus à la force de ses jambes.

Et pourtant, au moment même où il atteignait Cape Town, quelque chose dans son esprit refusait déjà de considérer cette arrivée comme une conclusion. La ligne d'arrivée, chez Miguel, semblait toujours

contenir le commencement d'une autre route. Cape Town ne fermait donc pas son histoire ; elle en ouvrait une nouvelle page. L'expédition venait de lui révéler qu'il pouvait aller plus loin qu'il ne l'avait imaginé. Elle lui avait appris à affronter la distance, l'incertitude, la solitude et la fatigue. Elle lui avait également révélé la puissance des rencontres et la force symbolique d'un homme qui accepte de transformer son propre déplacement en message collectif. À peine le voyage achevé, une autre direction commençait déjà à se dessiner dans son esprit. Après avoir relié Goma au sud du continent, il lui faudrait désormais regarder vers le nord. Une nouvelle route se préparait, plus ambitieuse encore, plus longue, plus exigeante. Elle devait le conduire vers Rabat.

Ainsi s'achevait l'épopée de Cape Town, non comme la fin d'une aventure, mais comme la première grande preuve d'une destinée en mouvement. Miguel avait découvert que la route pouvait être une école, que le vélo pouvait devenir une voix et qu'un homme seul, lorsqu'il porte une conviction suffisamment forte, peut donner à son déplacement une signification qui le dépasse. Entre Goma et Cape Town, il n'avait pas seulement traversé l'Afrique. Il

avait commencé à écrire sa propre biographie sur ses routes, dans la poussière, sous le soleil, au milieu des déserts et parmi les visages rencontrés au hasard du chemin. Désormais, son histoire ne se mesurait plus seulement en kilomètres. Elle se mesurait en frontières franchies, en épreuves surmontées et en rêves rendus possibles. Et, quelque part au-delà du Cap, une autre route l'attendait déjà.

CHAPITRE III

Le projet fou de la route de Rabat

Pedals for Peace" (Mai – Septembre 2026))



Le projet que Miguel Masaïsaï entreprit en mai 2026 ne peut être compris comme la simple continuation d'un exploit sportif accompli l'année précédente. Après avoir porté sa bicyclette jusqu'au sud du continent, il avait désormais choisi une direction plus vaste encore, non seulement par la distance, mais par la signification qu'il voulait donner à son déplacement.

Le 1er mai 2026, à l'aube, Goma devint de nouveau son point de départ. Son objectif était de rejoindre Rabat, au Maroc, au terme d'un parcours annoncé d'environ 14 000 kilomètres à travers l'Afrique. Les premières informations publiées au moment du départ rapportent qu'une foule s'était rassemblée dès six heures du matin pour l'accompagner ; des motocyclistes et des acteurs locaux étaient venus lui témoigner leur soutien, donnant à ce nouveau départ une dimension collective. Miguel présentait alors son entreprise comme un voyage consacré à la paix, à l'unité et à la résilience. Dans les pages de son projet, la bicyclette n'était donc plus seulement un instrument de déplacement : elle devenait le support d'un message destiné à dépasser les frontières géographiques de la République démocratique du Congo. Son ambition était d'avancer à travers le continent en faisant de chaque étape une occasion de rappeler que la jeunesse congolaise pouvait aussi être

représentée par l'endurance, le courage civique et la volonté de construire des passerelles entre les peuples.

Ce départ avait quelque chose de profondément symbolique parce que Miguel ne quittait pas Goma comme un homme qui aurait simplement décidé de voyager. Il en sortait comme quelqu'un qui avait compris que son propre itinéraire pouvait porter la mémoire d'un lieu. Goma n'était pas, dans son histoire, une simple ville de départ inscrite sur une carte ; elle était son territoire d'origine, celui dans lequel son rapport au sport, au risque, à l'endurance et à la représentation de son pays avait progressivement pris forme. Le projet « *Pedals for Peace* » devait désormais transformer cette origine en trajectoire continentale. À travers les déclarations rapportées au moment du lancement, Miguel expliquait que la souffrance et la guerre vécues dans son environnement constituaient précisément l'une des motivations de son engagement et qu'il souhaitait montrer, par son propre exemple, une autre image de la République démocratique du Congo. Cette intention donnait au voyage une profondeur particulière : il ne prétendait pas résoudre les crises par la seule force des jambes, mais utiliser la visibilité d'un exploit sportif pour faire entendre un plaidoyer en faveur de la paix, de l'unité

et de la résilience. Dans cette perspective, le départ du 1er mai n'était pas seulement le premier jour d'un long voyage ; il était le premier jour d'une œuvre de représentation de soi et de son pays à travers l'espace africain.

Dès les premières heures, la route rappela cependant à Miguel une vérité que les projets écrits sur le papier ne révèlent jamais entièrement : une grande traversée se construit dans l'incertitude. La première journée le conduisit jusqu'à Musanze, au Rwanda, sur une distance rapportée de 66 kilomètres, mais la progression fut compliquée par de fortes pluies peu après le passage de la frontière. Cet épisode inaugural est révélateur de tout ce qui allait suivre. À peine le rêve avait-il quitté la sphère de l'intention qu'il rencontrait déjà les réalités du terrain : la pluie, l'état de la route, la fatigue, les conditions climatiques et la nécessité de maintenir un rythme compatible avec la distance à parcourir. Miguel devait désormais apprendre à vivre avec ce que la route décidait de lui imposer. Le voyage ne serait pas une ligne droite parfaitement maîtrisée par sa seule volonté ; il serait fait d'adaptations successives, d'obstacles imprévus et de décisions prises au fil des kilomètres. C'est précisément cette confrontation entre la volonté humaine et l'imprévisibilité du réel qui donna au périple sa véritable dimension biographique. Un

itinéraire de 14 000 kilomètres n'est jamais parcouru en une seule fois dans l'esprit du voyageur. Il est reconstruit chaque matin, étape après étape, dans une succession de recommencements.

Les semaines suivantes furent marquées par une première grande rupture dans le projet initial. L'itinéraire imaginé au départ devait notamment passer par l'Angola avant de rejoindre la partie occidentale de la République démocratique du Congo. Des difficultés liées aux visas amenèrent cependant Miguel à modifier ce tracé et à revenir sur le territoire congolais après son passage par l'Afrique de l'Est et l'Afrique australe. L'incident administratif, banal en apparence, prit dans son aventure une importance considérable : il obligeait le voyageur à faire ce que savent faire tous ceux qui s'engagent dans les longues expéditions, transformer l'obstacle en nouvel itinéraire. Le projet n'était donc pas abandonné ; il était redessiné. Cette modification allait finalement conduire Miguel à parcourir la République démocratique du Congo d'est en ouest, en traversant successivement plusieurs grands espaces du pays. Son parcours passa notamment par Lubumbashi, Likasi, Kolwezi et Kamina, avant de gagner les provinces du Kasai, puis Mbuji-Mayi, Kananga et Tshikapa. Ce détour, imposé par les circonstances, donna à l'expédition une signification

supplémentaire : l'homme qui voulait parcourir l'Afrique allait d'abord traverser son propre pays dans toute son immensité, comme si le voyage extérieur devait nécessairement commencer par une connaissance plus profonde du territoire national.

La route congolaise fut alors une expérience d'un autre ordre. Après les paysages internationaux des premières étapes, Miguel se retrouvait confronté à une géographie nationale dont les distances pouvaient déjà suffire à éprouver un voyageur. Il y avait les longues portions de route, les changements de relief, les pluies, la chaleur, la dégradation de certains axes, les problèmes de circulation et l'usure progressive de la bicyclette. Mais il y avait surtout cette expérience singulière de traverser son propre pays tout en étant accueilli, étape après étape, par des populations qui découvraient dans son passage une occasion de mettre en valeur des aspirations communes. Les récits publiés au cours du périple montrent que plusieurs villes lui réservèrent des accueils marqués par la présence de cyclistes, de jeunes et de sympathisants de son initiative. À Lubumbashi comme à Kolwezi, à Kamina comme à Mbuji-Mayi, puis à Kananga et Tshikapa, Miguel n'était plus tout à fait le voyageur solitaire qu'il avait été au départ. Sa silhouette précédait son arrivée. Son nom circulait. Son projet était connu. Le vélo lui-

même devenait un objet de rassemblement. Dans ces villes, le mouvement individuel commençait à produire un phénomène collectif : des hommes et des femmes venaient voir celui qui traversait le pays à la force de ses jambes et, pendant quelques heures, son voyage devenait leur propre récit.

À Mbuji-Mayi, cette dimension humaine apparut avec une particulière netteté. Après plusieurs dizaines de jours de route, Miguel arriva dans la capitale du Kasai-Oriental où il passa près de quarante-huit heures avant de reprendre la direction de Kananga. Les informations publiées par Radio Okapi rapportent que son passage suscita un intérêt important chez les jeunes, qui se rassemblèrent autour de lui et de son message. Ce type de rencontre devait progressivement transformer la nature de l'expédition. À mesure qu'il avançait, Miguel ne portait plus uniquement un message vers des populations lointaines ; il entrait en conversation avec celles de son propre pays. Chaque ville lui renvoyait une image différente de la société congolaise. Les étapes devenaient autant de lieux d'écoute que de repos. À travers les échanges, les photographies, les rassemblements et les encouragements, le cycliste construisait une mémoire de voyage faite non seulement de kilomètres, mais de visages. C'est peut-être là que son projet prit sa

dimension la plus humaine : la paix dont il parlait n'était plus une abstraction formulée depuis une tribune, elle devenait une succession de rencontres réelles, entre un voyageur, des communautés locales et une jeunesse qui venait regarder, questionner et encourager.

Kananga et Tshikapa marquèrent une autre étape importante de cette progression. Les images et comptes rendus de l'époque montrent Miguel au milieu des jeunes et des cyclistes locaux, accueilli comme un voyageur dont l'entreprise était devenue progressivement visible à l'échelle nationale. À Tshikapa, cependant, la route lui rappela une fois encore que la détermination ne dispense jamais des contraintes matérielles. Le 19 juillet, quelques kilomètres seulement après son départ de la ville, un problème affectant le dérailleur arrière immobilisa sa bicyclette. La pièce nécessaire n'étant pas immédiatement disponible sur place, Miguel fut contraint d'attendre plusieurs jours. Elle arriva finalement de Kinshasa le 26 juillet, permettant au cycliste de réparer son vélo et de reprendre la route dès le lendemain. Cet épisode, apparemment mécanique, contient en réalité une leçon importante sur le caractère du voyageur : l'endurance ne consiste pas seulement à pédaler lorsqu'on peut avancer ; elle consiste aussi à accepter l'arrêt lorsqu'il est

impossible de faire autrement, puis à reprendre la route lorsque les conditions le permettent. Dans une entreprise aussi longue, la patience devient une forme particulière de courage. Celui qui veut atteindre l'horizon doit aussi savoir attendre que la machine soit de nouveau capable de l'y conduire.

La difficulté de Tshikapa n'était d'ailleurs qu'un épisode parmi les nombreux ajustements qui jalonnèrent cette traversée. Avant même d'atteindre l'ouest du pays, le projet avait déjà dû changer de forme à cause des contraintes administratives rencontrées à la frontière entre la Zambie et l'Angola. Miguel avait dû revoir son itinéraire sans renoncer au principe central de son entreprise : continuer à avancer à bicyclette vers Rabat. Cette fidélité à l'objectif, malgré les détours, donne au voyage un caractère particulier. Il ne s'agissait pas pour lui de suivre obstinément une route initialement tracée, mais de préserver la finalité du parcours en adaptant les moyens aux circonstances. La géographie devenait ainsi une matière vivante. Une frontière fermée modifiait la direction. Une pièce mécanique manquante suspendait une journée. Une pluie pouvait ralentir plusieurs heures de progression. Une nouvelle ville imposait une halte. Le grand projet de 14 000 kilomètres était donc, dans la réalité, une mosaïque d'instantanés minuscules. L'histoire

retiendra peut-être la longueur du trajet ; la biographie, elle, doit également retenir toutes ces petites décisions qui ont rendu possible chaque kilomètre supplémentaire.

Au fil de cette longue traversée intérieure, quelque chose changeait également dans la relation de Miguel à son propre pays. Partir de Goma pour rejoindre Rabat aurait pu être conçu comme un voyage dont la République démocratique du Congo n'était que le point de départ. Mais la réorientation imposée par les circonstances transforma le territoire national en une partie essentielle de l'expédition. Pendant des semaines, Miguel parcourut cette géographie congolaise qui relie l'est et l'ouest, franchissant des espaces que beaucoup de citoyens ne parcourent jamais dans leur totalité. Son vélo devenait ainsi une manière de mesurer physiquement l'étendue du pays. Le Congo n'était plus une idée géographique enseignée sur une carte ; il devenait une succession de routes, de villes, de villages, de visages, de fatigues, de pluies, de chaleurs et de distances. En passant d'un espace à l'autre, Miguel faisait l'expérience concrète d'un territoire immense, complexe et profondément diversifié. Et plus il avançait, plus son projet semblait prendre une dimension paradoxale : pour atteindre le Maroc, il devait d'abord traverser le Congo ; pour parler

d'unité africaine, il devait d'abord faire l'expérience de la diversité congolaise.

Cette progression fut également marquée par la transformation progressive de son rapport au public. Au début, le voyage reposait essentiellement sur la volonté de celui qui pédalait. Mais les réseaux sociaux et les médias contribuèrent à rendre son parcours visible. À mesure que des photographies, des témoignages et des reportages circulaient, les étapes de Miguel devenaient suivies par un public plus large. Cette visibilité fut elle-même accompagnée de controverses, notamment lorsqu'une photographie circula en ligne en juillet 2026 et fut présentée par certains comme la preuve qu'il aurait été transporté à bord d'un camion. Radio Okapi, dans son programme de vérification « Les Faits sont sacrés », a indiqué que cette photographie avait été manipulée par intelligence artificielle et que sa diffusion avait alimenté des soupçons sur la crédibilité du défi. Cet épisode est intéressant pour comprendre la société numérique dans laquelle se déroulait l'expédition : le voyage de Miguel n'était plus seulement observé depuis le bord des routes, mais aussi depuis les écrans, où l'image pouvait devenir aussi rapidement un outil de valorisation qu'un instrument de mise en doute. La route physique et la route numérique se superposaient

désormais. Miguel devait avancer sur l'une tout en existant publiquement sur l'autre.

Après soixante-sept jours de route, l'immensité parcourue commença finalement à converger vers un même point : Kinshasa. Le 5 août 2026, Miguel Masaïsaï atteignit la capitale de la République démocratique du Congo, après avoir parcouru, plus de 6 500 kilomètres depuis son départ. Cette étape représentait bien davantage qu'une simple arrivée intermédiaire. Elle venait clore la traversée congolaise d'est en ouest et donner au projet une nouvelle dimension. Radio Okapi rapportait qu'il fut accompagné à son arrivée depuis la commune urbano-rurale de Maluku par des cyclistes de Kinshasa, amateurs et professionnels, ainsi que par des cyclistes venus de Goma. Le ministère du Commerce extérieur expliquait également que l'arrivée était soutenue par les représentants de la communauté nande et par l'organisation du cyclisme urbain de Kinshasa, dans une mobilisation présentée comme un soutien à un projet destiné à promouvoir une image différente de la République démocratique du Congo. Kinshasa accueillait donc non seulement un athlète, mais un récit : celui d'un jeune homme qui venait de relier les extrémités est et ouest de son pays au terme de plusieurs semaines de déplacement exclusivement terrestre à vélo.

Il y avait, dans cette arrivée à Kinshasa, quelque chose qui dépassait l'image immédiate de la performance. Depuis Goma, Miguel avait franchi des frontières internationales, traversé des provinces, affronté des problèmes de matériel et dû modifier plusieurs fois son organisation. Mais le moment où il pénétra dans la capitale transformait la nature de son aventure. Il était désormais possible de regarder le chemin parcouru non plus comme une promesse, mais comme une réalité accomplie. Le pays qu'il avait quitté plus de deux mois auparavant apparaissait derrière lui sous la forme d'une continuité territoriale qu'il avait personnellement vécue. La distance entre l'Est et l'Ouest n'était plus seulement une donnée statistique ; elle était devenue une expérience inscrite dans son corps. Ses jambes, son vélo et son matériel avaient porté cette distance. Chaque étape avait laissé une trace. Chaque difficulté était devenue un fragment de mémoire. Et lorsque les autres cyclistes vinrent l'accompagner, une sorte de relais symbolique sembla s'opérer : celui qui avait commencé seul était désormais entouré d'une communauté sportive qui reconnaissait dans son parcours un événement dépassant les frontières d'une simple compétition.

À Kinshasa, son projet entra également dans un espace nouveau : celui du dialogue institutionnel. Le

7 août, l'Agence Congolaise de Presse rapportait que Miguel avait rencontré les ambassadeurs des Pays-Bas et d'Espagne en République démocratique du Congo, lesquels avaient salué l'initiative « Pedals for Peace ». Au cours de cette rencontre, Miguel expliqua lui-même qu'après avoir porté une voix de Goma à Kinshasa, cette voix entrait désormais dans les espaces de dialogue et de diplomatie. Il présentait son initiative comme une forme de « diplomatie de la jeunesse par le vélo », en insistant sur la mobilisation des jeunes comme acteurs de paix et sur la capacité du sport à favoriser le rapprochement et le dialogue au-delà des frontières. Il est significatif qu'un projet commencé dans les rues de Goma avec un vélo et une ambition personnelle ait pu, quelques mois plus tard, entrer dans des espaces où se rencontrent des représentants diplomatiques. Cela ne signifie pas que le vélo disposait à lui seul du pouvoir de transformer une situation politique ; cela signifie plutôt que Miguel avait réussi à donner à son parcours une visibilité suffisante pour que son message soit entendu dans des espaces plus larges que ceux du seul monde sportif.

La période qui suivit son arrivée à Kinshasa fut celle d'une attente particulière. Le corps avait besoin de repos, le matériel devait être préparé et la suite du parcours exigeait de nouvelles formalités. Au terme

de cette première phase, Miguel avait encore devant lui l'essentiel de son ambition : sortir de la République démocratique du Congo, traverser l'Afrique centrale et occidentale, puis atteindre le Maroc. Son voyage avait donc franchi une étape décisive sans parvenir à son terme. Le 2 septembre, il fut reçu à Kinshasa par le ministre des Sports et Loisirs, Didier Budimbu, avant la reprise annoncée de la seconde phase. Les questions de sécurité, de déplacement et de visas furent abordées au cours de cette rencontre, et le ministre indiqua vouloir apporter un accompagnement administratif au cycliste. Miguel ambitionnait alors toujours de parcourir environ 14 000 kilomètres et d'aller jusqu'au Maroc, tandis que son projet continuait à être présenté autour des notions de paix, d'unité et de cohésion. Cette rencontre avait donc une portée particulière dans la chronologie de son périple : l'étape congolaise était achevée, mais l'horizon marocain demeurait intact.

Lorsqu'il regardait derrière lui, Miguel pouvait mesurer la distance qui séparait le jeune homme parti de Goma au matin du 1er mai de celui qui se trouvait désormais à Kinshasa. En un peu plus de deux mois, il avait traversé plusieurs mondes sans quitter véritablement le cœur de son projet. Il avait connu les frontières, les pluies, les routes difficiles, les

défaillances mécaniques, les changements d'itinéraire, les accueils populaires et les doutes nés sur les réseaux sociaux. Il avait aussi découvert quelque chose que seuls les voyages au long cours peuvent enseigner avec autant de force : la distance ne sépare pas toujours ; elle peut également rapprocher. Plus il avançait, plus des personnes qu'il ne connaissait pas entraient dans son histoire. Plus son trajet devenait long, plus son aventure cessait de lui appartenir entièrement. Chaque ville visitée conservait quelque chose de lui et, réciproquement, chaque étape ajoutait quelque chose à la mémoire qu'il emportait.

C'est cette transformation qui donne à la première phase de « *Pedals for Peace* » toute sa valeur biographique. Au matin du 1er mai, Miguel était parti avec un objectif lointain : Rabat. Mais au soir du 5 août, lorsqu'il entra à Kinshasa après 67 jours et plus de 6 500 kilomètres selon les comptes rendus disponibles, le Maroc n'était plus la seule mesure de son voyage. Entre les deux points s'était constituée une histoire faite de territoires et de rencontres. Il avait d'abord voulu traverser l'Afrique ; il avait, en réalité, commencé par traverser son propre pays. Il avait voulu parler de paix à l'échelle continentale ; il avait rencontré, sur sa route, les communautés auxquelles les notions d'unité et de cohésion donnent

un visage concret. Il avait voulu montrer une autre image de la République démocratique du Congo ; son propre corps était devenu le support de cette représentation. Et il avait voulu aller toujours plus loin ; chaque difficulté lui avait appris que l'essentiel n'était pas d'ignorer les obstacles, mais de poursuivre le projet en sachant les affronter.

La route de Rabat pouvait alors sembler plus proche et plus lointaine à la fois. Plus proche, parce qu'une partie considérable du voyage venait d'être accomplie. Plus lointaine, parce que l'Afrique centrale et occidentale l'attendaient encore. Mais Miguel n'était plus celui qui avait quitté Goma trois mois auparavant. Le voyage avait travaillé en lui comme travaillent les grandes expériences humaines : silencieusement, par accumulation. Chaque matin de départ avait ajouté une couche à son endurance ; chaque panne avait renforcé sa patience ; chaque accueil avait élargi son sentiment d'appartenance ; chaque frontière avait repoussé un peu plus loin les limites de son horizon. Son vélo avait parcouru des milliers de kilomètres, mais l'homme qui le conduisait avait lui aussi changé. Au moment où Kinshasa accueillait son retour à l'ouest du pays, l'expédition cessait d'être uniquement une traversée géographique. Elle devenait le récit d'une jeunesse congolaise qui cherchait, à travers une aventure

individuelle, une manière de parler au monde de paix, d'unité, de résilience et d'espérance.

Et pourtant, dans cette capitale où son arrivée fut saluée, l'histoire n'était pas encore arrivée à son dernier mouvement. Miguel savait que Rabat restait devant lui. Le 6 septembre, il devait reprendre la route en direction de Brazzaville, inaugurant la seconde phase de son projet. Ce nouveau départ allait l'arracher une nouvelle fois à la sécurité relative d'une grande capitale pour le rendre aux routes, aux frontières, aux formalités et à l'inconnu. Quelques jours plus tard, il atteindrait Brazzaville, où des cyclistes de l'autre rive du fleuve Congo viendraient à leur tour l'accueillir. Le voyage allait désormais se poursuivre au-delà des frontières nationales, vers le Gabon, le Cameroun et le Nigeria, avant l'horizon marocain que Miguel continuait d'annoncer comme son point d'arrivée. Mais cela appartenait déjà à une autre partie de son histoire. Au terme de cette première grande étape, une certitude demeurait : en partant de Goma, le 1er mai 2026, Miguel Masaïsaï n'avait pas seulement entrepris de parcourir 14 000 kilomètres ; il avait commencé à inscrire son nom dans une géographie humaine faite de routes, de rencontres et de témoignages. La route de Rabat, elle, ne faisait que commencer.

CHAPITRE IV

Le dernier kilomètre au Congo-Brazzaville

L'éternelle paix (18 septembre 2026)



« Cameroun, on arrive ! Allô Cameroun, bientôt ! Un seul homme, un vélo, un seul message : LA PAIX. »

ces dernières paroles de route qui prennent, après coup, une signification qu'elles ne semblaient pas porter au moment où elles furent prononcées. Miguel Mumbere Masaïsaï avançait encore. Il ne parlait pas à la mort ; il parlait à la prochaine frontière. Il ne s'adressait pas au passé ; il interpella le futur. Dans cette séquence filmée à Brazzaville alors qu'il progressait sur le **viaduc de la Corniche, connu comme le pont du 15 Août 1960**, Miguel se présentait encore comme un homme de mouvement, un homme de distance et de continuité. Cet ouvrage, inauguré en 2016 dans le cadre de l'aménagement de la corniche de Brazzaville, constitue l'un des repères contemporains les plus visibles de la capitale congolaise : long d'environ 545 mètres, soutenu par deux pylônes culminant à 122 mètres et constitué de 120 haubans, il accompagne le paysage du fleuve Congo et relie symboliquement différents espaces de la capitale. Son nom renvoie directement au 15 août 1960, date de l'indépendance de la République du Congo. Dans l'image de Miguel pédalant sur cet ouvrage moderne, le décor urbain, l'architecture et la route semblent ainsi se fondre dans une même métaphore : celui qui avait commencé son voyage

dans l'est de la République démocratique du Congo avançait désormais au cœur d'une Afrique où les frontières politiques demeuraient visibles sur les cartes, mais où les aspirations humaines cherchaient constamment à les dépasser.

Un seul homme, un vélo, un seul message : LA PAIX.

Cette phrase n'est pas une invention rétrospective destinée à embellir son histoire. Elle correspond au vocabulaire même par lequel Miguel définissait son entreprise. Au cours de son périple, il avait présenté son initiative « Pedals for Peace » comme une démarche sportive destinée à porter un message de paix, d'unité et de solidarité, particulièrement en faveur des populations de l'est de la RDC. Le 14 septembre, à Oyo, l'Agence congolaise de presse rapportait encore ses propres paroles sur la détermination à poursuivre cette mission et sur la conviction que la paix ne se construit pas seulement dans les grandes institutions, mais aussi dans les rencontres ordinaires entre les personnes. Quelques jours plus tard, la dernière publication connue de son périple reprenait cette même architecture symbolique : la route, le vélo, Rabat et la paix. Il faut mesurer ce que cette répétition signifie. Miguel ne changeait pas de message au gré des paysages. Il ne redéfinissait pas son projet à chaque étape. Il avançait avec une idée fixe, mais non pas une fixation au sens

pathologique : une orientation. Son déplacement constituait une forme de plaidoyer en mouvement. Il transformait la géographie en discours et le corps en instrument de transmission. Chaque kilomètre parcouru ajoutait une ligne à un texte qui n'était écrit ni avec de l'encre ni avec du papier, mais avec l'endurance d'un jeune homme qui avait décidé de mettre son activité sportive au service d'une cause qu'il jugeait supérieure à sa seule performance personnelle.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la véritable portée de la route vers le nord du Congo-Brazzaville. Après Brazzaville, Miguel n'était plus dans une séquence de représentation ou d'accueil ; il était revenu à la logique essentielle du voyage : avancer, parfois dans le silence, souvent dans la fatigue, toujours avec l'obligation de convertir une distance abstraite en effort réel. Le 14 septembre, il atteignait **Oyo**, après une étape de 98 kilomètres au départ de Gamboma, sa 71^e étape selon son propre décompte. L'Agence congolaise de presse rapporte que cette journée avait été particulièrement éprouvante, marquée par la chaleur, les montées et plusieurs difficultés mécaniques. À un moment, un problème de vélo l'avait obligé à pousser sa machine pendant près d'un kilomètre au milieu de la brousse, avant qu'il découvre une habitation isolée où une

famille accepta qu'il puisse réparer son vélo ; elle lui offrit ensuite de l'eau et un repas. Ce détail, apparemment secondaire, est en réalité capital pour comprendre la pensée de Miguel : au lieu de raconter seulement la résistance de son corps, il retenait surtout la générosité des autres. Son témoignage affirme qu'alors qu'il pensait être seul, il avait trouvé « de la solidarité, de la générosité et surtout de l'humanité ». Ainsi, sa conception de la paix n'était pas exclusivement politique. Elle était relationnelle. Elle reposait sur l'idée que la coexistence africaine commence dans les gestes les plus élémentaires : héberger, nourrir, secourir, réparer, écouter, accueillir l'étranger sans exiger de lui une justification préalable de sa présence. Cette conception donne à son projet une dimension presque anthropologique : le voyage devenait une méthode d'observation des sociétés, et les incidents ordinaires de la route devenaient des révélateurs de la capacité humaine à produire du lien.

À mesure que Miguel remontait vers le nord, son itinéraire entraînait dans une autre configuration géographique. Après Oyo venait l'espace de la Sangha, avec Ouesso comme grande référence territoriale et, au-delà, l'axe conduisant vers Sembé,

Souanké et Ntam, à proximité de la frontière camerounaise. Les documents territoriaux de la République du Congo situent ces routes dans un système de communication qui ne relève pas uniquement de la circulation intérieure, mais également de l'intégration sous-régionale de l'Afrique centrale. La liaison en direction de Ntam et du Cameroun s'inscrit dans un corridor plus vaste reliant les espaces du Congo et du Cameroun. Cette réalité géographique donne à la progression de Miguel une valeur particulière : il ne traversait plus seulement une portion du territoire congolais, il s'approchait d'une zone où se rencontrent plusieurs espaces politiques, économiques et culturels de l'Afrique centrale. La frontière camerounaise cessait ainsi d'être un simple tracé sur une carte. Elle devenait l'horizon concret de la prochaine étape. Le voyage avait progressivement changé d'échelle : d'abord centré sur Goma et la RDC, il avait ensuite pris une dimension congolaise transfrontalière avant de devenir véritablement continental. Le Gabon, le Cameroun, le Nigeria et enfin le Maroc constituaient les grandes étapes annoncées de la suite de « *Pedals for Peace* ».

Il y a, dans cette progression, quelque chose qui mérite d'être considéré avec la distance intellectuelle que réclame toute œuvre biographique sérieuse. Le cyclisme de très longue distance ne doit pas être appréhendé uniquement comme un exploit physique. Il est aussi une expérience radicale du temps. Dans une voiture, la distance se réduit principalement à une mesure kilométrique ; sur un vélo, elle redevient une réalité corporelle. Le relief est ressenti directement ; le soleil devient une contrainte ; la pluie devient une transformation du terrain ; le vent devient une résistance ; la mécanique devient une condition de survie du projet ; et le sommeil, l'alimentation ou l'hydratation deviennent des variables déterminantes de la progression. Le voyageur n'est plus simplement celui qui traverse un espace : il en absorbe la durée. Miguel avait ainsi transformé une carte continentale en une succession de journées humaines. Son « Day 75 » n'était pas simplement un numéro. C'était le résultat de soixante-quinze journées pendant lesquelles le même acte fondamental avait dû être répété : recommencer à avancer. La dernière publication connue de Miguel, publiée le 18 septembre, insistait précisément sur cette logique : la route était encore longue, mais chaque kilomètre rapprochait de Rabat.

Et puis il y eut la dernière journée.

Les informations désormais disponibles établissent que Miguel est décédé le vendredi 18 septembre 2026, dans la région de Kabos, près d'Ouessou, au nord de la République du Congo, à proximité de la frontière avec le Cameroun. Il était âgé de 23 ans. Les sources concordent également sur un élément essentiel de la chronologie : son vélo avait connu une panne et il avait eu recours à un taxi pour poursuivre son déplacement en direction du nord. L'accident survint alors qu'il n'était plus sur son vélo, mais à bord de ce véhicule. Les quatre occupants du taxi ont perdu la vie et les dépouilles ont ensuite été transportées vers la morgue d'Ouessou. Cette succession : panne, nécessité de se déplacer autrement, accident ; possède une dimension tragique qui tient moins à une quelconque fatalité romantisée qu'à une vérité très concrète des grandes traversées : la maîtrise du voyage dépend de multiples conditions extérieures. Miguel pouvait contrôler son entraînement, son rythme, son itinéraire, son endurance et l'entretien de sa machine ; il ne pouvait en revanche contrôler toutes les variables d'un déplacement effectué dans un

environnement routier qu'il ne maîtrisait pas entièrement.

Les circonstances détaillées de l'accident doivent être rapportées avec rigueur. Radio Okapi cite un responsable de la communauté congolaise à Ouesso qui évoque des conditions de circulation rendues difficiles par la pluie et rapporte que le taxi aurait tenté de dépasser un autre véhicule avant de perdre le contrôle et d'entrer en collision avec un camion transportant des grumes. Ces éléments proviennent d'un témoignage recueilli après le drame et doivent donc être distingués d'éventuelles conclusions définitives d'une enquête. Cette prudence n'affaiblit en rien la dimension tragique de l'événement ; elle la protège au contraire contre les excès de la légende. Un travail consacré à la mémoire d'un homme doit être capable de faire coexister deux exigences : donner à son histoire toute sa profondeur humaine et refuser d'inventer ce que les faits ne permettent pas encore d'établir avec certitude.

Mais l'histoire de Kabos ne peut être comprise seulement comme celle d'un accident. Elle doit être replacée dans l'économie générale du voyage. Miguel était parti de Goma le 1er mai 2026 avec l'ambition de parcourir environ 14 000 kilomètres

jusqu'à Rabat. Après 67 jours de route et plus de 6 500 kilomètres parcourus à travers la RDC, il avait atteint Kinshasa le 5 août. Il avait déjà démontré qu'une entreprise qui semblait démesurée au départ pouvait effectivement être transformée en itinéraire réel. Il avait traversé plusieurs provinces, découvert des espaces urbains et ruraux, rencontré des communautés et fait de son parcours une entreprise suivie publiquement. Son passage au Congo-Brazzaville constituait donc non pas une aventure improvisée, mais la continuation d'un projet déjà considérablement avancé. Lorsqu'il approchait de la frontière camerounaise, il n'était plus un homme au début de son rêve. Il était un homme qui avait déjà parcouru une distance que très peu de personnes auraient accepté d'assumer sur un vélo. C'est cette réalité qui donne à l'inachèvement final sa véritable gravité. Car le caractère bouleversant de Kabos tient précisément à cette proximité.

Quelques kilomètres avant le Cameroun.

À l'échelle d'un continent, presque rien.

À l'échelle de la destinée, une distance absolue.

Selon les informations rapportées par la presse congolaise, Kabos se trouvait à environ neuf kilomètres de Ntam, point de passage frontalier vers

le Cameroun. Le prochain pays était donc littéralement à portée de carte. Le Cameroun n'était plus une abstraction géographique ; il était devenu la prochaine porte. Miguel devait encore poursuivre. Il n'avait pas terminé. Il n'était pas dans une phase de conclusion. Il était en transit. Son esprit était tourné vers l'étape suivante, comme le montre le contenu de ses messages de route. Quelques heures avant l'accident, il parlait encore de Rabat, de kilomètres et de paix. C'est sans doute cette continuité interrompue qui explique en partie la force émotionnelle de sa disparition : l'homme n'avait pas fermé son récit. Il était encore en train de l'écrire.

Dans les grandes traditions de la littérature de voyage, le déplacement constitue une forme particulière de connaissance. On quitte un lieu avec une représentation du monde ; on en traverse d'autres ; puis on découvre que les frontières sont moins absolues que les cartes ne le suggèrent. Chez Miguel, cette connaissance prenait une forme particulièrement concrète. Il n'expliquait pas l'Afrique depuis une salle de conférence. Il la traversait. Il ne parlait pas seulement de solidarité : il en faisait l'expérience. À Oyo, une famille inconnue réparait son vélo et lui offrait à manger. À

Brazzaville, des cyclistes accompagnaient son projet. Dans les différentes étapes de son parcours, il rencontrait des communautés auxquelles son passage donnait une visibilité nouvelle. Ainsi, son voyage produisait une géographie humaine parallèle à la géographie physique. Il y avait les routes officielles, les villes, les frontières, les ponts et les kilomètres ; mais il existait également une seconde cartographie, constituée de visages, de gestes, de paroles et de solidarités.

Le pont du 15 Août 1960, sur lequel Miguel apparaît dans la séquence brazzavilloise que vous souhaitez intégrer au récit, prend alors une valeur particulière. Cet ouvrage de la corniche est physiquement une infrastructure moderne ; symboliquement, il peut être lu comme une image du lien. Son nom rappelle une indépendance nationale, tandis que sa position dans le paysage de Brazzaville l'inscrit dans un espace où le fleuve Congo, les deux capitales voisines et les trajectoires régionales composent une géographie complexe. C'est ce qui rend la phrase « Cameroun, on arrive ! Allô Cameroun, bientôt ! » si forte lorsqu'on la replace dans son contexte. Elle ne signifie pas simplement « *j'arrive dans un autre pays* ». Elle signifie : je continue. Elle annonce une étape que

le réel ne lui permettra finalement jamais d'accomplir. Elle appartient donc à cette catégorie particulière de paroles dont la valeur change après l'événement. Avant le drame, elle est une affirmation de progression ; après le drame, elle devient le témoignage d'une intention restée ouverte. Cette nuance est essentielle. Miguel n'avait pas encore franchi la frontière camerounaise ; il la regardait depuis la route. Il ne faut donc pas transformer l'annonce en accomplissement. Ce qui a existé, et qui est vérifiable, c'est le projet, l'approche de la frontière et la volonté exprimée de poursuivre.

Dans la dernière vidéo de son périple, Miguel reprend encore une fois la même logique. L'Agence congolaise de presse rapporte qu'au 75^e jour, il déclarait en substance que la route demeurerait longue, mais que chaque kilomètre le rapprochait de Rabat, en réaffirmant : « *Un seul vélo, un seul message : la paix à l'Est de la RDC.* » Cette phrase mérite d'être considérée comme la formule synthétique de tout son projet. Elle contient trois niveaux. Le premier est individuel : « *un seul homme* », ou un seul cycliste, suffit pour commencer une action. Le deuxième est matériel : « *un seul vélo* » suffit à porter une initiative qui cherche à franchir les frontières. Le troisième est

moral et politique au sens large : « *un seul message* ». Miguel ne cherchait pas à multiplier les revendications. Il ramenait l'ensemble de son voyage à une idée directrice : la paix dans l'Est de la RDC.

Il serait toutefois insuffisant de comprendre cette paix comme un simple slogan. À Oyo, ses propres déclarations permettent d'en dégager le contenu : pour lui, la paix se manifestait dans l'hospitalité, dans la rencontre et dans la reconnaissance mutuelle. Son cyclisme devenait ainsi une forme de diplomatie sociale : non pas une diplomatie institutionnelle, avec ses chancelleries et ses protocoles, mais une diplomatie du quotidien, fondée sur la mobilité et la rencontre. Le cycliste entre dans un village ; il demande de l'eau ; il échange quelques paroles ; il raconte d'où il vient ; il explique pourquoi il roule ; puis il repart. Cette scène minuscule possède une puissance particulière parce qu'elle rend tangible l'idée d'un continent connecté par des expériences ordinaires.

Miguel avait compris quelque chose que les grandes cartes politiques cachent parfois : une frontière sépare des territoires administratifs, mais elle ne suffit jamais à séparer complètement les expériences humaines. Le Congo-Brazzaville et la RDC sont deux

États souverains ; le Cameroun en est un autre ; le Gabon et le Nigeria constituent d'autres espaces politiques. Mais le voyageur découvre que les habitants partagent des pratiques, des préoccupations, des hospitalités et des imaginaires qui traversent les lignes politiques. Sa route matérialisait donc, à son échelle, une idée ancienne de l'Afrique comme espace de circulations.

La tragédie de Kabos ne doit pas faire disparaître cette dimension intellectuelle du récit. Elle doit au contraire nous conduire à regarder l'aventure dans son ensemble. Avant d'être un drame, l'histoire de Miguel avait été une œuvre de construction. Il avait construit une discipline personnelle, construit une visibilité publique, construit une communauté autour de son initiative et construit, par son déplacement, un récit dans lequel le sport devenait un langage de paix. Sa mort constitue une rupture biologique et narrative, mais elle n'efface pas ce qui avait été construit auparavant. Les kilomètres demeurent. Les publications demeurent. Les témoignages demeurent. Les personnes rencontrées demeurent. Le projet documentaire demeure.

C'est pourquoi il faut résister à une lecture qui transformerait automatiquement Miguel en figure

mythologique ou en « martyr » au sens historique. Le respect de sa mémoire ne commande pas nécessairement l'exagération. Son parcours est déjà suffisamment remarquable pour ne pas avoir besoin d'attributs légendaires ajoutés après coup. Il suffit de restituer avec précision ce qui est établi : un jeune sportif originaire de Goma, engagé dans plusieurs disciplines, qui avait déjà effectué un grand trajet vers Cape Town en 2025 et qui, en 2026, avait entrepris une traversée beaucoup plus vaste vers Rabat dans le cadre de « Pedals for Peace ». Il suffit d'ajouter que ce jeune homme avait choisi la paix comme principe organisateur de son aventure et qu'il avait poursuivi ce projet avec constance jusqu'à son dernier jour de route.

La dernière publication connue donne à cette histoire une structure presque tragiquement parfaite. Miguel y affirme que la route est longue, mais que l'on avance ; il insiste sur la progression kilométrique ; il rappelle le vélo ; il rappelle la paix ; il rappelle Rabat. Quelques heures plus tard, son parcours s'achève à Kabos. Le paradoxe est saisissant : le dernier message parle encore de mouvement, alors que la vie s'apprête à devenir immobilité. Le langage du

voyage et la brutalité de l'accident se rencontrent dans un même espace temporel.

Il ne faudrait pourtant pas dire que « la route a échoué ». Une route n'échoue pas parce qu'un voyageur n'atteint pas son point final. La route est un espace de possibilités, non une garantie d'accomplissement. Miguel n'est pas arrivé à Rabat ; c'est un fait. Il n'a pas atteint le Cameroun ; c'est également un fait. Mais ces faits ne diminuent pas la portée de la distance effectivement parcourue. L'échec d'une destination ne supprime pas la réalité du chemin.

Dans cette perspective, le mot « *dernier* » du titre de ce chapitre ne désigne pas seulement le dernier kilomètre matériel. Il désigne le point où le voyage cesse d'être un déplacement personnel pour devenir un objet de mémoire. Avant Kabos, Miguel racontait lui-même son voyage. Après Kabos, ce sont les autres qui le racontent. Avant le 18 septembre, il était sujet de son propre récit. Depuis le 18 septembre, il est devenu objet de mémoire pour sa famille, ses proches, les cyclistes, les jeunes du Nord-Kivu et les nombreuses personnes qui avaient suivi son aventure. Plusieurs réactions publiques ont déjà insisté sur la nécessité de préserver cette mémoire et,

notamment, sur la valeur symbolique de son vélo et de son message.

La métamorphose est alors complète. Le vélo était un moyen. Il devient un témoignage. La route était un espace. Elle devient une mémoire. La frontière était une étape. Elle devient une limite tragique. Rabat était une destination. Elle devient l'horizon d'un rêve inachevé.

Et le Cameroun, surtout, acquiert dans cette histoire une fonction singulière. Il demeure le pays annoncé dans les dernières étapes de son itinéraire, celui que Miguel appelait alors depuis la route, celui vers lequel il se dirigeait encore lorsque son existence fut brutalement interrompue. Le drame était intervenu à proximité de cette frontière, dans le nord du Congo-Brazzaville. Le nom du Cameroun se trouve donc désormais associé, dans la mémoire du voyage, non à une arrivée, mais à une proximité ; non à une étape accomplie, mais à une étape restée ouverte.

Peut-être est-ce là que réside la dimension la plus profonde de cette histoire. Les grandes entreprises humaines sont parfois jugées selon leur résultat final : destination atteinte ou non, objectif réalisé ou non, record homologué ou non. Mais cette logique comptable ne suffit pas lorsqu'il s'agit d'un itinéraire

investi d'une signification collective. Dans le cas de Miguel, le résultat matériel est incomplet ; le résultat symbolique, lui, existe bel et bien. Son voyage a produit des rencontres, des témoignages, des images et un message qui, au moment où les premières réactions se multiplient, continue de circuler.

Ainsi, le 18 septembre 2026, à Kabos, ce n'est pas seulement un cycliste de 23 ans qui disparaît. C'est une trajectoire qui change de statut. Une aventure sportive devient une histoire de mémoire. Un itinéraire individuel devient un récit collectif. Et un jeune homme parti de Goma pour atteindre Rabat laisse derrière lui une question que la géographie seule ne peut résoudre : combien de frontières un être humain peut-il franchir par la seule force de sa volonté avant de découvrir que certaines limites appartiennent non pas à la carte, mais à la condition humaine elle-même ?

Miguel n'a pas atteint Rabat. Il n'a pas franchi la frontière camerounaise. Il n'a pas terminé les 14 000 kilomètres envisagés. Mais il avait déjà accompli l'essentiel d'une chose beaucoup plus difficile à mesurer : il avait donné un visage, un corps, un vélo et une voix à une aspiration collective à la paix.

C'est pourquoi, dans la dernière image de son parcours, il faut peut-être revenir à cette adresse lancée vers l'horizon : « Cameroun, on arrive ! Allô Cameroun, bientôt ! » Non pour prétendre qu'il y est arrivé, mais pour comprendre que toute son histoire était contenue dans ce futur qu'il employait encore au présent. Il annonçait le prochain pays ; il annonçait la prochaine étape ; il annonçait la continuation. Il ne savait pas que, pour lui, le mot « bientôt » allait demeurer suspendu.

Et c'est peut-être précisément là que commence l'éternité. Non pas dans l'idée abstraite d'une immortalité personnelle, mais dans la capacité d'une existence à continuer d'agir sur la mémoire des autres. La poussière, elle, retombera sur les routes de Kabos. Les pluies effaceront les empreintes. Les véhicules continueront de circuler entre Ouesso, Ntam et les autres localités septentrionales. Rabat demeurera à l'horizon. Mais dans le récit de Miguel Masaïsaï, une chose restera irréversiblement acquise : il aura été jusqu'au bout de ce qu'un homme pouvait faire ce jour-là avec son corps, son vélo et son message. La route s'est arrêtée à Kabos. Le message, lui, n'avait pas encore dit son dernier mot.

CONCLUSION

Au terme de cette traversée biographique, une évidence s'impose : l'histoire de Miguel Mumbere Masaïsaï ne peut être enfermée dans les catégories ordinaires de la performance sportive. Son parcours dépasse le cyclisme, dépasse même la seule figure du jeune champion pour rejoindre une problématique plus vaste : celle d'une jeunesse africaine qui cherche à reprendre possession de son récit, de son image et de son avenir. Né à Goma, dans un environnement où la guerre, les déplacements de populations, les catastrophes naturelles et les incertitudes sociales ont durablement marqué les trajectoires individuelles, Miguel aurait pu être réduit, comme tant d'autres jeunes de l'Est de la République démocratique du Congo, à la condition de victime d'une histoire qui le dépassait. Il choisit au contraire de répondre à son environnement par le mouvement, l'effort, la discipline et la construction d'un projet. Le Kivu n'a pas mécaniquement « fabriqué » son héroïsme ; il lui a fourni un contexte auquel il a répondu par une capacité singulière de transformation.

La première leçon de son itinéraire réside ainsi dans la transformation de l'épreuve en possibilité. Le sport lui a offert un espace de maîtrise dans un monde où les grandes réalités politiques et historiques

échappaient largement à l'action individuelle. Sur un vélo, une distance pouvait être mesurée, une pente affrontée, une progression évaluée et une difficulté progressivement surmontée. Cette discipline du corps est devenue une discipline de l'existence. L'entrée de Miguel au Goma Cycling Club en 2018 marque, à cet égard, un tournant fondamental : le jeune adolescent commence à structurer son potentiel sportif, à apprendre la régularité, l'endurance et la persévérance. Son parcours montre qu'une grande destinée ne surgit presque jamais d'un seul événement spectaculaire ; elle se construit par l'accumulation de choix, d'efforts, de renoncements, d'apprentissages et de recommencements.

Mais l'originalité fondamentale de Miguel réside dans le fait qu'il n'a pas conservé cette puissance sportive dans le registre de la réussite individuelle. Très tôt, son ambition s'est progressivement déplacée vers une représentation plus large de son pays et de sa jeunesse. Le vélo devient alors davantage qu'un moyen de déplacement : il devient un langage. À travers lui, Miguel entend montrer qu'à côté du Congo meurtri par les images de guerre existe un autre Congo : celui des jeunes qui travaillent, créent,

rêvent, entreprennent, se dépassent et prennent la parole autrement. Son projet participe ainsi d'une véritable réappropriation symbolique du territoire. Il ne cherche pas à nier les souffrances du Kivu ; il refuse simplement qu'elles constituent l'unique récit possible de cette région et de sa jeunesse.

C'est dans cette perspective que l'expédition Goma-Cape Town de 2025 acquiert toute sa signification. La traversée du continent austral n'est pas seulement une prouesse d'endurance. Elle constitue la première démonstration à grande échelle de la capacité de Miguel à convertir une performance physique en message collectif. Les milliers de kilomètres, les frontières, les déserts, la solitude, les difficultés mécaniques et les rencontres humaines composent progressivement une expérience qui dépasse la seule personne du cycliste. Chaque étape révèle que le voyageur dépend aussi des autres : de ceux qui donnent de l'eau, indiquent une route, offrent un repas, permettent une réparation ou simplement accordent un geste d'humanité. La route devient ainsi une école de solidarité. À Cape Town, l'accomplissement sportif se transforme en affirmation symbolique : un jeune Congolais venu de Goma peut traverser une partie considérable du

continent et porter avec lui une image de courage, de dignité et d'espérance.

Cependant, Miguel ne s'arrête pas au succès de Cape Town. Fidèle à cette logique selon laquelle chaque arrivée contient le commencement d'une nouvelle route, il entreprend en mai 2026 une aventure plus ambitieuse encore : rejoindre Rabat dans le cadre de « *Pedals for Peace* ». Le projet porte désormais une dimension explicitement continentale. Il ne s'agit plus simplement de démontrer ce qu'un homme peut accomplir avec son corps ; il s'agit de faire du déplacement lui-même un acte de plaidoyer. Le trajet annoncé de 14 000 kilomètres transforme la carte africaine en espace de témoignage. Miguel avance à travers les territoires en portant un message destiné à rappeler que la jeunesse congolaise ne doit pas être enfermée dans les représentations de la guerre et de la fatalité.

La deuxième grande leçon de cette aventure concerne précisément la conception de la paix portée par Miguel. Celle-ci n'est pas seulement institutionnelle, diplomatique ou géopolitique. Elle est humaine, quotidienne et relationnelle. L'épisode d'Oyo est particulièrement révélateur : confronté à une difficulté mécanique et contraint de pousser son vélo,

Miguel rencontre une famille qui lui permet de réparer sa machine, lui offre de l'eau et un repas. Il retient de cette rencontre la solidarité, la générosité et l'humanité. La paix cesse alors d'être une abstraction. Elle devient un comportement, une manière d'accueillir l'autre, de l'aider, de lui offrir une place et de reconnaître en lui un semblable. Cette conception donne à « Pedals for Peace » une portée profondément humaine : la paix commence dans les relations ordinaires avant de devenir un principe politique.

C'est également ce qui permet de comprendre pourquoi la mort de Miguel, le 18 septembre 2026 à Kabos, ne doit pas être interprétée comme la simple interruption d'une carrière sportive. Certes, le résultat matériel de l'expédition demeure inachevé : Rabat n'a pas été atteint, la frontière camerounaise n'a pas été franchie et les 14 000 kilomètres projetés n'ont pas été accomplis. Le livre ne cherche d'ailleurs pas à dissimuler cet inachèvement. Mais mesurer son œuvre uniquement à l'aune de la destination finale reviendrait à appliquer à son histoire une logique trop étroite. Certaines entreprises humaines tirent leur valeur moins de leur achèvement matériel que de la transformation symbolique qu'elles produisent.

À cet égard, Kabos constitue paradoxalement moins une fin qu'un seuil. La route physique s'est arrêtée ; la route symbolique commence. La dernière parole de Miguel, « *Cameroun, on arrive ! Allô Cameroun, bientôt ! Un seul homme, un vélo, un seul message : LA PAIX* », acquiert après sa disparition une force nouvelle. Elle témoigne d'un homme encore tourné vers l'avenir, vers la prochaine frontière, vers la prochaine étape. Il ignorait que ce « bientôt » resterait suspendu, mais c'est précisément cette suspension qui donne aujourd'hui à son itinéraire une dimension mémorielle particulière.

La véritable réussite de Miguel ne se mesure donc pas seulement au nombre de kilomètres parcourus. Elle se mesure à la capacité de son aventure à modifier le regard porté sur la jeunesse congolaise. Il a remplacé, ne serait-ce que pour un instant, l'image du jeune Congolais spectateur de la crise par celle du jeune homme acteur de son propre destin. Il a opposé au fatalisme la volonté, à la résignation le mouvement, à l'enfermement territorial la traversée des frontières et à la violence le langage pacifique du sport. Son vélo est devenu un objet politique au sens noble du terme : non pas une arme de conquête, mais un instrument de présence, de témoignage et de rassemblement.

Il convient néanmoins de conserver une lecture intellectuellement rigoureuse de cette trajectoire. Miguel ne doit pas être transformé en personnage mythologique au point de faire disparaître l'homme réel, avec ses limites, ses vulnérabilités et les contraintes auxquelles il était soumis. Son courage n'implique pas l'invulnérabilité. Sa disparition rappelle précisément la fragilité de toute existence humaine et la nécessité de ne pas confondre héroïsme et absence de risque. La grandeur de son parcours ne réside pas dans le fait qu'il aurait été invincible ; elle réside dans le fait qu'il a choisi d'avancer malgré l'incertitude.

Dès lors, ce livre peut être lu comme un ouvrage sur un homme, mais aussi comme un ouvrage sur une génération. Une génération née dans les crises, mais qui refuse d'en faire son identité définitive ; une génération qui cherche à transformer les frontières en espaces de rencontre ; une génération qui veut faire du sport, de la culture, de l'entrepreneuriat, de la création et de l'engagement citoyen des instruments de reconstruction sociale. Miguel en devient une figure emblématique parce que son itinéraire donne une forme concrète à cette aspiration.

Son héritage appartient désormais à ceux qui continueront la route. Il appartient aux jeunes Congolais qui regarderont son histoire et comprendront que l'origine géographique, les difficultés sociales ou les blessures historiques ne déterminent pas entièrement la destination d'une existence. Il appartient aux sportifs qui verront dans l'effort autre chose qu'une recherche de médailles. Il appartient aux citoyens qui comprendront que la paix n'est pas uniquement l'affaire des gouvernements et des organisations internationales, mais également celle des comportements quotidiens. Il appartient enfin à tous ceux qui considèrent que l'Afrique doit pouvoir raconter elle-même ses héros, ses luttes, ses espérances et ses victoires.

Miguel n'a donc pas atteint Rabat. Mais cette phrase, si elle est factuellement exacte, serait terriblement insuffisante pour résumer son œuvre. Il n'a pas atteint la destination géographique qu'il s'était fixée ; il a atteint quelque chose d'un autre ordre : la conscience collective de ceux qui ont vu son combat, entendu son message et compris la signification de son voyage. La route s'est arrêtée à Kabos, mais le sens de la route ne s'y est pas arrêté.

C'est peut-être là que réside la définition la plus juste de son héritage. Un homme disparaît lorsque son corps cesse de parcourir la route ; une œuvre demeure lorsque son message continue de produire des questions, des émotions, des engagements et des actes. Miguel Masaïsaï laisse précisément cette responsabilité à ceux qui restent : poursuivre la route de la paix, non nécessairement sur un vélo, mais dans les institutions, les communautés, les familles, les écoles, les associations, les espaces sportifs et dans toutes les formes de solidarité humaine.

Ainsi, le dernier kilomètre de Miguel ne doit pas être considéré comme le dernier kilomètre de son histoire. Il est le premier kilomètre de sa mémoire. Son vélo s'est immobilisé, mais l'idée qu'il transportait continue d'avancer. Son corps n'a pas atteint Rabat, mais son message a franchi les frontières. Et si la route matérielle s'est achevée le 18 septembre 2026, la route symbolique, elle, demeure ouverte.

Miguel Masaïsaï n'a pas terminé son voyage. Il l'a confié à la jeunesse africaine !

Éditions Lumumba

www.editionslumumba.com
contact@editionslumumba.com

« Maison d'édition internationale, calquée sur le modèle panafricain »

Les Éditions Lumumba sont répertoriées par l'Agence internationale de l'ISBN via l'Agence Francophone pour la Numérotation Internationale du livre (AFNIL), sous l'indicatif éditeur : 978-2-38489. Elles se distinguent par leur comité de lecture international, regroupant des enseignants-chercheurs africains, européens et asiatiques, garantissant ainsi une diversité d'expertises et de perspectives.

Enregistrées conformément à l'Ordonnance loi n°89-010 du 11 janvier 1989 de l'État congolais (RD Congo), les Éditions Lumumba opèrent sous le permis d'implantation n°BNC/DPHK/08/2022. En tant que membre de Crossref, une organisation basée aux États-Unis qui participe à l'indexation globale du contenu scientifique, les Éditions Lumumba bénéficient d'un DOI PREFIX (10.58610). Ce préfixe permet d'attribuer un DOI à chaque publication, qu'il s'agisse de livres, d'articles, de revues ou d'actes de conférences, offrant ainsi un lien persistant vers l'emplacement en ligne de l'œuvre éditée.

Grâce aux API de DOI ouvertes, les publications des Éditions Lumumba sont accessibles à des milliers d'autres membres de Crossref et à des centaines d'organisations dans le monde entier, ce qui accroît considérablement la visibilité et l'impact international des œuvres éditées.

En choisissant les Éditions Lumumba, vous rejoignez une communauté engagée qui œuvre pour la préservation culturelle, l'éducation et le développement durable en Afrique et du monde. Ensemble, nous façonnons un avenir où la richesse intellectuelle et littéraire de l'Afrique est célébrée et partagée avec le reste du monde.

Bibliothèque Nationale du Congo
- Ordonnance N°89-010 du 11 Janvier 1989 -
Permis d'implantation N° BNC/DPHK/08/2022

Editions Lumumba

Un nouvel élan de l'édition africaine

10, avenue de la moto, quartier Gambela, commune de
Lubumbashi, ville de Lubumbashi, République
démocratique du Congo

Tél. : 00243 90 433 70 19

Mail : contact@editionslumumba.com

Site web : www.editionslumumba.com

Imprimé en République démocratique du Congo

©Edition Lumumba, septembre 2026

*Tous nos livres sont imprimés dans le respect de règles
environnementales.*

Les Éditions Lumumba ne se contentent pas d'être une simple maison d'édition, elles se positionnent comme un centre névralgique de connaissances et d'expertise en Afrique, œuvrant à la revitalisation de l'industrie du livre sur le continent et à la fourniture de services de qualité aussi bien aux particuliers qu'aux organisations.

Nous croyons fermement au droit de chacun à être publié. C'est pourquoi nous offrons à nos auteurs un contrat éditorial conçu sur mesure, prenant en compte la situation socio-économique et les besoins spécifiques de chaque auteur.

Editions Lumumba



Un nouvel élan de l'édition africaine



Afrindala Group

« New African Generation »

www.afrindala.com